

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.

ProQuest Information and Learning
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA
800-521-0600

UMI[®]

Écriture Féminine et traduction d'œuvres écrites par des femmes
Dans deux nouvelles d'Elizabeth Stuart Phelps :
« The Cloudy Morning » et « The Angel Over the Right Shoulder »

Naziha ABDI

Thèse présentée
au
département d'études françaises

Comme exigence partielle au grade de
Maîtrise ès Arts
Université Concordia
Montréal, Québec, Canada

Avril 2002

© Naziha ABDI, 2002



**National Library
of Canada**

**Acquisitions and
Bibliographic Services**

**395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

**Bibliothèque nationale
du Canada**

**Acquisitions et
services bibliographiques**

**395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-72878-1

Canada

RÉSUMÉ

Écriture féminine et traduction d'œuvres écrites par des femmes
dans deux nouvelles d'Elizabeth Stuart Phelps :
« The Cloudy Morning » et « The Angel Over the Right Shoulder »

Naziha ABDI

Toutes les œuvres écrites par des femmes ne sont pas forcément des œuvres féministes. Celles qui le sont emploient différentes manières pour montrer leur orientation. Dans le cas d'Elizabeth Stuart Phelps (1815-1852), ses textes sont féministes parce qu'ils sont destinés à un lectorat principalement féminin et aussi parce qu'en plus de dénoncer la condition de la femme au XIXe siècle, ils véhiculent un message de libération des clichés ainsi que d'un mode de vie que la société patriarcale lui avait imposés.

L'enfance et l'éducation religieuse d'Elizabeth Stuart Phelps font que son approche féministe reste hésitante, et qu'elle n'ose jamais aller jusqu'au bout de ses idées. On pourrait même croire que, tout en incitant les femmes à changer leur vie, elle s'arrange pour ne pas choquer la société. Dans ce contexte, nous devons nous interroger sur la manière de traduire les deux nouvelles de Phelps « The Cloudy morning » et « The Angel Over the Right Shoulder ». Doit-on respecter ses petits pas timides vers le féminisme et reproduire l'hésitation et l'incertitude de l'auteure ? Ou doit-on opter pour une traduction féministe et transformer Phelps en une révolutionnaire, la faisant ainsi passer auprès du lectorat francophone pour l'une des pionnières de la littérature féministe ? Avant de répondre à ces questions, nous définirons l'écriture féminine et l'écriture féministe, leur but et leur rôle dans la société, et nous verrons comment certaines traductrices et théoriciennes féministes abordent la question. Nous présenterons ensuite notre traduction des nouvelles de Phelps et nos choix de traduction.

Nous avons traduit les deux nouvelles citées ci-dessus en gardant autant que possible à l'esprit la femme qu'était Elizabeth Stuart Phelps.

Abstract

A text written by a woman is not obviously a feminist one. Feminist writers use different ways to express their orientation in their writings. In the case of Elizabeth Stuart Phelps (1815-1852), we consider that her texts are feminist. Mainly because they are intended for women readers, but also because, in addition to explaining the status of women in the nineteenth century, they vehicle a message of liberation from the clichés that a patriarchal society has imposed upon them.

Because of her childhood and the religious education she had, Elizabeth Stuart Phelps' feminist approach is very faltering and she never follows her ideas through. We notice that even when she encourages women to handle their intellectual life, she tries not to shock the society. In that context, we wondered how to translate the two novels we worked on "The Cloudy Morning" and "the Angel over the Right Shoulder". Should we take into consideration the author's faltering steps toward feminism ? Or should we choose to do a feminist translation and turn Elizabeth Stuart Phelps into a revolutionary and pioneer in feminist literature ? Before answering these questions we will define feminine and feminist writings, their goal and their role in the society. We will also show how feminist translators and theorists take up these questions. Finally, we will present our translation.

We translated "The Cloudy Morning" and "The Aangel Over the Right Shoulder" keeping in mind the woman who was Elizabeth Stuart Phelps.

Remerciements

Nous souhaitons exprimer toute notre gratitude à notre directeur de thèse, Monsieur Benoit Léger, qui nous a aidé, tant dans notre traduction que dans notre travail de recherche sur l'écriture féminine et la traduction de textes féminins. Il a toujours été présent et n'a jamais été avare d'informations ou d'encouragements, ses conseils nous ont été d'une aide plus que précieuse.

Nous adressons nos remerciements aux nombreuses personnes qui nous ont transmis des commentaires et des suggestions pour nos recherches. Citons particulièrement Mesdames Sherry Simon et Lucie Lequin du département d'études françaises de l'Université Concordia.

Nous tenions également à remercier notre époux Fodil pour son soutien et sa patience et aussi pour son aide à la présentation informatique de ce mémoire.

Finalement, merci à mes parents et à mon frère Sofiane qui, malgré la distance m'ont apporté soutien et courage.

Plan du Mémoire

INTRODUCTION

I - L'auteure	1
1. Elizabeth Stuart Phelps	1
2. Œuvres et thèmes	4
3. Réception critique	6
II - Présentation des nouvelles et quelques problèmes spécifiques traduction.....	8
1. Présentation des Nouvelles	8
a. The Angel Over the Right Shoulder	8
b. The Cloudy Morning	9
2. Problèmes spécifiques de traduction	10
III- Langue et Ecriture Féminine et Féministe	15
1. Définition et Fonction dans la société	17
2. Peut-on parler d'une tradition d'écriture féminine ?.....	22
3. Comment traduire une œuvre féminine ?.....	27
TRADUCTION	34
I- L'Aube Obscure	35
II- L'Ange sur l'Épaule Droite	70
BIBLIOGRAPHIE	84
ANNEXE	87

I – L’auteure

1-Elizabeth Stuart Phelps (1815-1852)

Certaines écrivaines américaines du XIX^e siècle, bien que mortes dans l’anonymat, ont vu leur mémoire honorée durant le siècle dernier ; un bon exemple est celui de Rebecca Harding Davis dont aucun journal littéraire ne mentionna le décès en 1910. Sous la rubrique nécrologique du *New York Times*, on pouvait lire : « *Mother of Richard Harding Davis Dies at Son's Home in Mt. Kisco, aged 79* ». ¹

Heureusement une telle négligence fut réparée et Davis a non seulement été redécouverte mais mise en valeur. Ceci n’a malheureusement pas été le cas d’Elizabeth Stuart Phelps, éclipsée par le succès de sa propre fille qui avait pris le nom de sa mère dans l’espoir de perpétuer sa mémoire. Même si personne ne remet en question le grand talent de la fille Phelps (1844-1911), il n’en reste pas moins que la principale raison pour laquelle Elizabeth Stuart Phelps (1815-1852) n’eut jamais droit à la place qu’elle méritait dans l’histoire littéraire, c’est que Elizabeth Stuart Phelps Ward, malgré toutes ses bonnes intentions, la lui avait usurpée.

Elizabeth Stuart, la cinquième de neuf enfants, est née à Andover, au Massachusetts, le 31 août 1815. Son père était pasteur et enseignant au *Andover Theological Seminary*, et sa mère avait toujours été une invalide chronique. La crainte de voir sa mère mourir eut un profond effet sur l’enfant pendant ses années d’école. Elizabeth était une enfant précoce : à l’âge de dix ans elle écrivait déjà des histoires pour amuser ses

¹ *Provisions : A Reader from 19th Century American Women*, Judith Fetterley, Indiana University Press, Bloomington, 1985. pp. 203-216.

petites sœurs. Elle avait également un talent pour la peinture ; elle aurait d'ailleurs voulu en faire un métier mais opta finalement pour l'écriture qu'elle jugea une profession plus « convenable » et qui lui permettait de concilier ses responsabilités domestiques et sa carrière. Le roman *The Story of Avis* de sa fille Elizabeth Stuart Phelps Ward est principalement basé sur la frustration qu'avait ressentie sa mère face à sa carrière d'artiste.

Phelps commença ses études à l'*Abbott Academy* à Andover. À l'âge de seize ans, elle partit pour Boston où elle poursuivit ses études à la *Mount Vernon School*. Elle habitait chez le directeur de l'école, Jacob Abbott², qui sera reconnu plus tard pour ses histoires pour enfants. Il fut également le premier à publier des textes d'Elizabeth Stuart Phelps qui écrivait sous le pseudonyme de H. Trusta (Trusta étant l'anagramme de son nom).

En 1834, de retour à Andover, elle fut atteinte d'une grave maladie : « She was afflicted with severe and frequent headaches, accompanied by partial blindness, and followed by temporary paralysis of portions of her body, and great prostration of the nervous system. »³ Elle cessa alors toute activité d'écriture pendant quelques années. Son éducation, basée essentiellement sur la religion, l'avait profondément marquée. Elle était convaincue que ce qui lui arrivait était la volonté de Dieu. Son éducation lui

² Jacob Abbott fut le premier à écrire des séries d'histoires pour enfants, il fut également le premier à utiliser le terme « children's literature ». Il est connu pour ses « Rollo Series » : *The Little Scholar Learning to Talk. A Picture Book for Rollo*, en dix volumes. Il fonda avec son frère l'une des premières écoles secondaires pour filles à Boston : Mount Vernon School.

³ *Memorial*, Austin Phelps dans *The Last Leaf From Sunny Side* de H. Trusta, Phillips, Sampson, and Company, Boston, 1853.

interdisait d'avoir des activités artistiques ou intellectuelles. Elle avait beaucoup de talents qu'elle ne pouvait ou n'osait utiliser. Cependant elle ressentait toujours le besoin de faire autre chose de sa vie et de sortir de sa routine accablante. Elle décida alors de s'engager dans les activités de l'église, mais ceci ne réussit pas à combler le vide en elle. Phelps écrit elle-même dans une lettre à une amie : « ... It required a very great effort for me to break the ice and come forward first in the family, and make a profession of religion by joining the Chapel Church. I shrunk from it more than I can describe ; and just as I did so, I was unhappy. »⁴ Son état physique allait en empirant, mais un jour elle décida de reprendre le contrôle de sa vie et de ne laisser la maladie l'emporter sous aucun prétexte. Elle se remit à l'écriture, étant convaincue que c'était le seul moyen qui l'aiderait à retrouver le bonheur et la santé.

En 1842, elle épousa un ancien étudiant de son père, Austin Phelps. Le couple s'installa à Boston où Austin avait accepté un poste de pasteur à l'église de *Pine Street*. Elizabeth déclara plus tard que ce fut là qu'elle vécut les plus belles années de sa vie. Elle donna naissance à une fille qu'elle nomma Mary Gray en hommage à son amie et à un fils, Moses Stuart.

Afin d'amuser ses enfants, Phelps écrivit un ensemble de petites histoires qui seront réunies après sa mort dans *Little Mary or Talks and Tales for Children* (1854). De plus, elle écrivit des nouvelles pour adultes qu'elle publia dans plusieurs revues de façon tout à fait anonyme (plusieurs d'entre elles ont été réunies après sa mort dans *The Last*

⁴ *Memorial*, pp. 34-35.

Leaf from Sunny Side [1853] et *The Tell-Tale ; or, Home Secrets Told by Old Travellers* [1854]) et est l'auteure de la série de livres d'enfants « Kitty Brown » pour l'*American Sunday School Union*.

Phelps retourna en 1848 à Andover où son époux avait obtenu une chaire à l'université. Les quatre dernières années de sa vie furent les plus réussies professionnellement. L'année précédant son décès, elle publia le mieux connu de ses romans, *The Sunny Side ; or, The Country's Minister's Wife* (1851), qui raconte la vie de sa défunte amie Mary Gray, et qui fut vendu à plus de cent milles exemplaires l'année de sa publication. La dernière année de sa vie, elle publia *A Peep at « Number Five » ; or, A Chapter in the Life of a City Pastor* (1852), basé sur ses propres expériences de la vie : d'abord en tant que fille de pasteur, puis en tant qu'épouse de pasteur et finalement en tant que mère de famille.

La réussite littéraire ne fut pas le seul événement de sa dernière année : son père mourut prématurément, une terrible maladie faillit prendre la vie de son fils Stuart, et elle donna naissance à un troisième enfant, Amos Lawrence. Un peu plus de trois mois après cette dernière naissance, Elizabeth Stuart Phelps décéda.

2-Œuvres et thèmes

Les premières contributions littéraires d'Elizabeth Stuart Phelps furent d'ordre religieux ou juvénile. Elle a publié beaucoup de textes dans différents journaux anonymement, desquels elle ne gardait aucune trace. Plus tard dans sa vie, il fut bien difficile de les identifier formellement comme étant d'elle. Elle-même, comme le

révèle son mari dans son « *Memorial* », en était bien incapable : « She herself was unable to recognize with confidence her own volumes, after years have passed since she wrote them ... »⁵

L'écriture fut pour elle bien plus qu'un métier, c'était un besoin, et dès qu'elle finissait d'écrire, que ce fût une nouvelle, un article ou une histoire, elle passait à autre chose, fermant ainsi un épisode de sa vie et en ouvrant un autre. Peut-être est-ce ce détachement entre l'auteure et son œuvre qui explique le plaisir qu'elle eut à écrire *The Sunny Side* et son deuxième roman, *A Peep at Number Five* (1852), puisque les deux étaient basés sur des événements de la vraie vie. Comme le fait remarquer Nina Baym, les deux romans se lisent comme des pièces complémentaires : le premier dépeint la vie d'un pasteur de campagne et de sa femme, le second celle d'un pasteur de la ville et sa femme⁶. Classés par la majorité des critiques⁷ comme des œuvres que l'on peut qualifier d'un réalisme local (*local realism*), signifiant par cela qu'elles relatent le quotidien de l'époque, ces romans accordent beaucoup d'importance aux détails de la vie de tous les jours et aux nuances dans les dialogues. Dans *The Sunny Side*, Phelps va au-delà d'une simple description de la vie des femmes, elle propose des solutions pour l'améliorer : tout au long du roman, elle recommande que chaque femme adulte s'adonne quotidiennement à la lecture et à l'écriture et propose que chacune ait droit à une instruction de niveau supérieur.

⁵ *Memorial*, p. 58.

⁶ *Woman's Fiction : A Guide to Novels by and about Women in America. 1820-1870*. Nina Baym, Cornell University Press Ithaca & London, 1978. p. 246.

⁷ Comme : Nina Baym, Judith Fetterley, Cynthia Davis et Carol Farley Kessler.

Plusieurs des articles et nouvelles publiés dans les journaux par Elizabeth Stuart Phelps ont été repris après sa mort dans deux recueils : *The Last Leaf from Sunny Side* (1853), dont la préface (*Memorial*) fut écrite par son mari, et *The Tell-Tale ; or Home Secrets Told by Old Travellers* (1853). Ce recueil inclut « *The Husband of a Blue* », l'une des nombreuses nouvelles dans lesquelles Phelps décrit la dévotion que les femmes vouaient à l'écriture. Toutes les histoires que Phelps a écrites pour ses enfants ont été réunies dans *Little Mary ; or, Talks and Tales for Children* (1854).

Les critiques féministes ont accordé beaucoup d'attention à une nouvelle écrite par Phelps et publiée pour la première fois en 1852 sous forme de *Christmas Book* (petits livrets qui étaient généralement publiés à Noël et qui contenaient des histoires de Noël et des morales), intitulée « *The Angel Over the Right Shoulder* ». Cette nouvelle nous aide à comprendre à quel point l'activité intellectuelle pouvait paraître futile lorsqu'il s'agissait de la femme de la bourgeoisie moyenne du XIX^e siècle, et pourquoi, (pour reprendre les termes de Virginia Woolf) il n'y a pas eu de Shakespeare femme.

3- Réception critique

Elizabeth Stuart Phelps fut reconnue grâce à la publication de *The Sunny Side* ; cependant les essais critiques sur Phelps sont si rares que le plus remarquable concernant sa réception critique c'est justement ce manque flagrant d'informations sur elle.

Des recherches dans les index des périodiques n'ont abouti qu'à un bref résumé de *The Sunny Side* dans *The New Englander*⁸. Le « *Novels, Readers, and Reviewers* » de Nina Baym donne un résumé de cette même nouvelle tiré d'un numéro de septembre 1852 de *The Christian Examiner*, qui vante les qualités de la femme du pasteur :

Her character is beautifully drawn. The cheerer of her husband in despondency; the kind and wise guide of her children in the right way, with modesty prompting the wish to shrink from publicity, but high principle curbing the indulgence of that wish, she appears the true pastor's wife, ready when occasion calls to be the friend and counsellor of those around her, but finding her peculiar sphere of duty in her own home.⁹

Baym cite également un article qui traite de *A Peep at "Number Five"* paru en juillet 1853 dans le *Ladies' Depository*, qui vante le mérite de l'œuvre et encourage « those who would have a faithful daguerrotype of a city preacher's trials and enjoyments ».¹⁰

Phelps ne réussit pas mieux dans les monographies scolaires. En effet, malgré le succès qu'ont connu *The Sunny Side* et *A Peep at "Number Five"*, Phelps ne se retrouve même pas dans des livres tels que *The Feminine Fifties* de Fred Lewis Pattee (1940), une anthologie regroupant quelques œuvres majeures d'auteures américaines.

⁸ *The New Englander*. Publisher : W. L. Kingsley, New Haven, Vol. 10, issue 38, mai 1852.

⁹ *Novels, Readers, and Reviewers : Responses to Fiction in Antebellum America*, Nina Baym, Cornell University Press, Ithaca & London, 1984. p. 102.

¹⁰ *Novels, Readers, and Reviewers*, p. 156.

Nina Baym, quant à elle, ne lui consacre que deux pages dans son livre *Woman's fiction* où elle résume assez brièvement sa carrière et ce qu'elle a nommé « le réalisme bourgeois » d'œuvres telles que *The Sunny Side* et *A Peep at "Number Five"*.

Judith Fetterley va à contre-courant et inclut une sélection d'écrits de la mère et non de la fille dans son *Reader of Nineteenth-Century American Women's Fiction*, donnant ainsi une introduction très utile sur la vie et les tendances littéraires de Phelps.

Carol Farley Kessler est la seule autre critique contemporaine qui s'est sérieusement intéressée à Phelps, entre autres dans le troisième volume de *American Women Writers* ; dans *A critical Reference Guide from Colonial Times to the Present*, elle a même écrit un article la concernant et expliquant la relation mère-fille. Kessler reste cependant plus intéressée par la fille que par la mère.

II –Présentation des nouvelles et de quelques problèmes spécifiques de traduction

1- Présentation des nouvelles

a. «The Angel Over the Right Shoulder »

C'est l'histoire d'une femme qui désire étendre la définition conventionnelle du travail de la femme (qui ne finit jamais) afin d'y inclure des travaux intellectuels comme la lecture et l'écriture. Avec des journées constamment interrompues par les diverses tâches ménagères, la protagoniste, Madame James, se sent de plus en plus frustrée de ne jamais arriver à bout de ce qu'elle commence, et de ce fait devient de plus en plus triste de constater que sa vie est dénuée de sens véritable et de but précis. Monsieur

James donne à sa femme l'idée d'établir un programme et de consacrer deux heures par jour à sa propre instruction, mais il l'interrompt aussi fréquemment et librement que la nurse ou les enfants. Une résolution heureuse de ce conflit entre sa vie intellectuelle et familiale, au moins selon la vision de Phelps, était impossible dans le monde réel. Le désir de l'auteure de trouver une solution est pourtant si grand qu'elle fait appel au rêve. Après une journée particulièrement fatigante, Madame James s'endort et rêve que tous ses faits et gestes sont pris en considération par deux anges : l'un assis sur l'épaule droite, inscrit dans un livre d'or toutes ses bonnes actions, et l'autre, sur la gauche inscrit les mauvaises, qui, fort heureusement, peuvent être effacées par les larmes. En se réveillant, Madame James ne sent plus que sa vie est vide et inutile, car elle se dit que si elle ne peut pas être écrivaine elle est au moins le principal sujet d'un texte, et pas n'importe lequel, celui dont Dieu lui-même est l'auteur.

b- « The Cloudy Morning »

C'est l'histoire d'une petite fille désavantagée par la nature. Moins jolie, moins expressive et moins sociable que sa sœur, elle est incomprise et de ce fait rejetée par ses parents. De frustration en frustration, Laura finit par se recroqueviller sur elle-même et par perdre tout goût pour la vie. Ce n'est que lorsqu'elle atteint l'âge d'aller en pension qu'elle se sent aimée et comprise. Son institutrice la pousse à aller plus loin dans les études, elle lui apprend à réfléchir et à avoir confiance en elle. À mesure que le temps passe, Laura se surprend à avoir des pensées étranges liées à l'avenir et à

la religion. Elle médite et se recueille souvent et longtemps. Après ses études, son institutrice lui conseille d'entrer dans les ordres, chose que Laura désire plus que tout au monde. Mais craignant d'affronter ses parents, et par manque de courage, elle finit par baisser les bras et tourner le dos à sa vocation.

2. Problèmes spécifiques de traduction

Aucune des œuvres de Phelps n'a été traduite auparavant. Nous sommes donc la première à tenter de le faire. Pour ce mémoire, nous avons traduit deux nouvelles. La première, «The Cloudy Morning», est tirée de *The Last Leaf From Simmy Side*, et la seconde, «The Angel Over the Right Shoulder», est tirée d'une anthologie : *Scribbling Women, Short Stories by 19th Century Women*.¹¹

Langue utilisée

Les deux nouvelles, comme nous le savons, datent du XIX^e siècle, et puisque nous les traduisons au XXI^e siècle nous avons utilisé une langue soutenue pour marquer la distance temporelle, nous avons porté une attention particulière à l'usage du subjonctif et à la concordance des temps.

Le style d'Élisabeth Stuart Phelps est assez simple, mais la simplicité n'est pas toujours facile à traduire. Prenons par exemple la toute première phrase de «The Angel of the Right Shoulder» : «There! A woman's work is never done.»¹² C'est avec ces mots que Phelps choisi d'introduire sa nouvelle. C'est une phrase d'une extrême importance car, à elle seule, elle résume la nouvelle toute entière. Nous

avons dans un premier essai traduit comme suit : « Voilà, la femme n'en finit jamais avec son travail » mais cette succession de mots ne rend pas le sentiment de lassitude que la phrase anglaise procure, elle ne transmet pas le découragement que Madame James était censée ressentir à cet instant. Nous avons tenté de penser à ce que dirait spontanément une femme dans ce cas particulier. Et après plusieurs tentatives nous avons tenté « Voilà la femme n'en finit jamais avec son travail », mais cette phrase ne rendait toujours pas le sens. Finalement nous avons opté pour la traduction suivante : « Voilà ! Une femme ne s'arrête jamais ».

Passages ambigus

D'un autre côté, nous avons trouvé le sens de deux passages de « The Cloudy Morning » particulièrement ambigus, et nous avons éprouvé quelque difficulté à les traduire. « Sometimes, when a person does not feel particularly good-natured, he takes a delight in exercising power in such a way as to give pain. It gives him the consciousness that he has the power, and he is not in the mood to think carefully, that he is making others unhappy. This was not Mr. Clay's mood. »¹³. C'est principalement cette dernière phrase qui a le plus posé problème, car la suite de l'histoire nous montre bien que Monsieur Clay est bel et bien de mauvaise humeur, et qu'il fait du mal à sa fille. Il y a plusieurs interprétations possibles à ce passage. D'abord, nous pouvons comprendre que Monsieur Clay n'est pas de mauvaise

¹¹ *Scribbling Women : Short Stories by 19th Century American Women*. Elaine Showalter, Rutgers University Press, New Brunswick, New Jersey, 1997.

¹² «The Angel Over the Right Shoulder», Elizabeth Stuart Phelps, p. 120, dans l'annexe du présent mémoire.

¹³ «The Cloudy Morning», Elizabeth Stuart Phelps, p. 98 du présent mémoire.

humeur, ce qui causerait une incohérence dans le reste du chapitre. Nous pouvons même penser à une éventuelle erreur d'impression : au lieu de : « This was not Mr. Clay's mood » nous aurions « This was Mr. Clay's mood ». Mais après plusieurs lectures du passage nous l'avons traduit comme suit : « Parfois, lorsqu'on ne se sent pas particulièrement accommodant, on prend plaisir à exercer son pouvoir de façon à faire mal. Cet état nous donne conscience de notre force, et nous ne sommes pas d'humeur à penser que nous faisons du tort aux autres. Ce n'était justement pas l'humeur de Monsieur Clay à ce moment-là ». Car, selon nous, Monsieur Clay était effectivement énervé et pas d'humeur à penser qu'il causait du tort à sa fille. La négation ne concernait que la phrase qui précédait, à savoir son humeur, sa capacité à réfléchir.

Le deuxième passage qui nous a posé problème est le suivant : « He understood about as much of the delicate net-work of that young heart, as he who slaughters for the shambles understands the mechanism of the human eye. »¹⁴ Nous avons trouvé la structure de cette phrase assez complexe et il nous a été difficile de reproduire le sens avec cette même complexité ; alors, nous avons opté pour la traduction suivante : « Il ne comprenait pas plus le délicat mécanisme de ce jeune cœur, que le barbare qui massacre et détruit tout sur son passage ne comprend le mécanisme de l'œil humain ». Notre traduction explicite plus : nous avons rendu « slaughters for the shambles » par « le barbare qui massacre et détruit tout sur son passage », ce qui ne rend pas

¹⁴ «The Cloudy Morning», Elizabeth Stuart Phelps, p. 103 du présent mémoire.

totalelement la sonorité et la résonance que produit cette expression en anglais, mais le sens n'a absolument pas été altéré.

Les titres

Les titres que Phelps donne à ses nouvelles rappellent étrangement des titres de tableaux ou de cartes postales tels que : « Cloudy Morning » dessiné par l'artiste américain Erte en 1980 ou encore le célèbre « Boulevard Montmartre, matin d'hiver » (traduit à la galerie Victoria à Melbourne, Australie : « The Boulevard Montmartre on a Cloudy Morning ») de Pissaro (1897). Nous voulions garder cette similitude pour « The Cloudy Morning » ; nous avions d'abord pensé à « une matinée brumeuse » ou «sombre matin » mais « Morning » dans le titre représente l'enfance, le début de la vie, alors nous avons choisi «Aube». Pour ce qui est de la deuxième partie du titre, à savoir le mot « Cloudy » au lieu de « Nuageux » ou «brumeux » nous avons traduit par « Obscure ». «Aube Obscure » pourrait également être un titre de tableau. Nous pensons donc avoir bien rendu le fond et la forme du titre.

Pour « The Angel Over the Right Shoulder », « over » nous avait posé quelques problèmes sur la façon de le rendre sans alourdir le titre. Le *Collins Cobuild Dictionary*¹⁵ explique que la préposition « over » est utilisée pour dire qu'une chose est au-dessus d'une autre, avec un espace entre les deux. Notre premier choix fut «l'Ange au-dessus de l'épaule droite », car nous imaginions l'ange flotter au-dessus de l'épaule sans la

¹⁵ *Collins Cobuild English language Dictionary*, William Collins Sons & Co Ltd, London, 1991.

toucher, mais « au-dessus » semblait bien trop lourd, alors nous avons opté pour « l'Ange sur l'épaule droite », ce qui allège la sonorité et n'altère nullement le sens.

Allusions bibliques

La religion, comme nous l'avons expliqué, est profondément ancrée chez Phelps et c'est sans doute pour cette raison que ses textes font beaucoup référence à la Bible. Nous donnons un exemple à la page 103 du mémoire, lorsque Mary dit : « I feel that I shall be taken care of, for the young ravens and the lilies are, and why should not I be ? » Nous ne comprenions pas pourquoi elle parlait de corbeaux et de lilas, mais après quelque recherches et en nous référant à la Bible, nous avons trouvé dans l'Évangile de Luc 12:24 : « Consider the **ravens** : They do not sow or reap, they have no storeroom or barn ; yet God feeds them. And how much more valuable you are than birds!» et dans l'Évangile de Mathieu 6:28 : «And why do you worry about clothes? See how the **lilies** of the field grow. They do not labor or spin ».(Holly Bible, King James Version, by The American Bible Society Staff, 1999)

C'est donc ainsi que nous avons vraiment compris le sens de la phrase et nous avons utilisé la traduction de Louis Segond pour utiliser les mots exacts, ce qui donne : « Je sens que le Seigneur prendra soin de moi, puisqu'Il s'occupe tant des petits corbeaux que des lis, alors pourquoi pas de moi ? »

Vouvoiement ou tutoiement ?

Un autre problème auquel nous nous sommes trouvée confrontée est celui du vouvoiement et du tutoiement. Dans un premier temps, nous avons fait se vouvoyer

tous les personnages, grands et petits, mais nous avons appris par la suite qu'au XIX^e siècle en France, les enfants ne vouvoient plus leurs parents et qu'il en était de même des époux entre eux. De plus nous avons lu *The Yellow Wallpaper* de Charlotte Perkins Gilman traduit en français en 1976 par le Collectif de traduction des éditeurs des femmes ; les personnages s'y tutoient : « Prendre de l'exercice dépend de ta bonne forme chérie, » a-t-il dit « et manger dépend de ton appétit ; mais l'air, tu peux le respirer à tous moments »¹⁶. Nous avons donc fait se tutoyer les membres d'une même famille ainsi que les enfants du même âge. L'enseignante et les élèves du pensionnat se vouvoient.

III- Langue et écriture féminine et féministe

Le féminisme chez Phelps est très subtil, c'est à peine s'il se fait sentir dans ses nouvelles ; nous pouvons donc le qualifier de timide. Nous le remarquons cependant dans le choix de ses personnages qui incarnent les femmes du XIX^e siècle et par les sujets qui abordent les difficultés que ces femmes avaient à se faire une place dans la société, et à mener librement une vie intellectuelle ou professionnelle.

Nous constatons ainsi dans « *The Cloudy Morning* » que Laura, à cause de sa laideur, devient inintéressante. Elle est de ce fait moins aimée et moins appréciée que sa sœur qui, elle, répond parfaitement aux normes de beauté et d'intelligence établies par la société patriarcale de l'époque. Ses parents ne lui donnent pas suffisamment d'affection et lui refusent une place dans la cellule familiale. En conséquence, elle se

¹⁶ *Le Papier Peint Jaune* : Charlotte Perkins Gilman (*The Yellow Wallpaper*, 1889), Édition des femmes, Paris, 1976.

renferme sur elle-même et finit, elle aussi, par être convaincue qu'elle n'est pas à la hauteur. Dans « The Angel Over the Right Shoulder », Madame James n'a pas le courage d'aller jusqu'au bout de ses aspirations et se réfugie dans le rêve, dans l'irréel. À l'instar de ses héroïnes, Elizabeth Stuart Phelps n'a pas le courage de dénoncer la frustration et l'humiliation que vivaient les femmes au quotidien. Elle a essayé de ne pas sortir des normes et surtout de ne pas choquer la société. Nous sentons bien qu'elle-même souffre de la situation et qu'elle fait ce qu'elle peut pour pouvoir concilier sa vie intellectuelle et ses responsabilités familiales ; il n'en reste pas moins qu'elle choisit de décrire la situation en faisant le moins de vagues possibles. À l'opposé de ses contemporaines qui ont osé défier la société par leurs écrits, comme Charlotte Perkins avec *The Yellow Wallpaper*.

Comment traduire les nouvelles de Phelps ? Devions-nous respecter ses petits pas timides vers le féminisme et reproduire l'hésitation et l'incertitude de l'auteure ? Ou devions-nous opter pour une traduction féministe et transformant Phelps en révolutionnaire, la faire passer auprès du lectorat francophone pour l'une des pionnières de la littérature féministe ?

Avant de répondre à ces questions, définissons l'écriture féminine et l'écriture féministe, leur but et leur rôle dans la société, et voyons comment certaines traductrices et théoriciennes féministes abordent la question.

1. Définition et fonction dans la société

Selon Hélène Cixous, il serait impossible de *définir* une pratique féminine de l'écriture, une impossibilité qui se maintiendra car *théoriser* cette pratique, l'enfermer, la coder ne pourrait jamais se faire, ce qui, selon elle, ne signifie pas qu'elle n'existe pas. Mais cette pratique irait toujours au-delà du discours que régit ce que notre théoricienne appelle « le système phallogentrique ». Cixous avance également que la pratique féminine de l'écriture ne se laisserait penser que par « les sujets casseurs des automatismes, les coureurs de bords qu'aucune autorité ne subjugue jamais ».¹⁷

Si l'écriture féminine est un genre littéraire, comme le soutiennent bon nombre de critiques et théoriciennes féministes, il faut donc en exclure les œuvres de femmes dont le façonnement et la visée ne se distinguent pas de ceux de l'écriture masculine, qui relève de différents autres genres. Ceux-ci, pensent les féministes, occultent la femme ou ne font que reproduire des représentations classiques (vue de l'extérieur, stéréotypée : sensible, intuitive, rêveuse, passive, etc.). Comme dit Hélène Cixous : « Ce n'est pas parce que c'est signé avec un nom de femme que c'est une écriture féminine. »

Quelles sont, d'après les théoriciennes, les constantes de l'écriture féminine ? Ce serait tout d'abord une écriture essentiellement égotiste, visant à la conquête de l'identité. Jusqu'à une époque récente, les genres littéraires que les femmes ont privilégiés se placent sous le signe du 'je' : la poésie (plus lyrique qu'épique), la lettre,

¹⁷ *Le rire de la Méduse*, Hélène Cixous, édition l'Arc, Paris, 1975.

le journal intime, le roman autobiographique. À travers le discours autobiographique, il s'agit pour la femme de s'établir comme sujet, de s'écrire autrement que ne l'ont écrite les hommes, non de l'extérieur mais de l'intérieur. Le corps féminin est plus que le corps de l'homme, morcelé dans la littérature masculine. Le corps senti, et non pas vu, reconquiert son unité. Le retour à l'enfance (souvent à l'occasion d'un premier roman) participe également à la quête d'identité : l'enfance est, pour la femme, le moment de l'intégrité.

Ce serait encore une écriture qui pencherait vers le merveilleux et l'irréel (dans *l'Orlando* de Virginia Woolf, par exemple, ce qui importe est moins la révolution turque que la métamorphose qui va permettre au héros de retrouver son identité de femme), une écriture stylistiquement marquée par le vague et le flou. Dans cette recherche d'une autre réalité, les femmes ont été amenées à privilégier certaines catégories esthétiques : le poétique, le merveilleux, le noir les attirent, où sont remis en cause l'organisation rationnelle et le clivage entre le réel et le surnaturel, la raison et l'imaginaire. Ainsi, dans « *The Angel Over the Right Shoulder* », Madame James fait un rêve des plus insolites, et s'en satisfait, l'adoptant comme sa réalité.

Les écrits féminins procèdent à un traitement particulier du temps et de l'action. La présence de l'événement dans le récit n'est pas conçue de la même manière par l'homme et par la femme ; les romancières aiment à suggérer la vie dans ce qu'elle a d'infime, de quotidien. Une certaine prévision du temps est sensible. Des phénomènes de perturbation comme l'analepse, la dechronologie et l'hystérologie

apparaissent. Les phénomènes de rupture sont visibles au niveau de la phrase (ponctuation de l'affectivité et de la cassure) et se manifestent par la préférence pour des formes où s'inscrit la discontinuité comme le poème bref, le roman épistolaire et le journal.

K. K. Ruthven donne quelques définitions de termes souvent utilisés dans les écrits et les critiques féministes¹⁸. Il écrit que le système social qui obéit à l'ordre phallogique, c'est-à-dire un système qui permet à l'homme de dominer la femme dans toutes les situations sociales est un 'système patriarcal'. C'est un terme que plusieurs féministes trouvent désespérément vague mais qui continue à être utilisé en attendant de trouver un terme plus adéquat. Il explique également que les effets oppressifs de la domination patriarcale se manifestent sous forme de 'sexisme'.

La critique féministe tout comme l'écriture féminine dont elle s'inspire est en évolution constante, nous dit Patricia Smart, et ne se définit que par son mouvement et son ouverture.

Pour Anita Beldiman Moore, les chefs-d'œuvre intemporels écrits par des femmes ne reposent sur aucune caractéristique sexuée permettant de qualifier leur écriture de "féminine" ou de "masculine" et ce dès le XIX^e siècle (George Sand, Emily Brontë). Elle renchérit : la vérité c'est que la femme n'a existé dans les textes littéraires, débarrassée de tous les clichés et de tous les paravents, que chez les auteurs dignes de ce nom, attentifs autant à la réalité de leur temps qu'à la valeur de leur discours.

¹⁸ *Feminist Literary Studies : An Introduction*, K. K. Ruthven, Cambridge University Press, 1984.

Enfin, la femme en littérature n'aurait existé que lorsque les femmes se sont prises en main.

Dans *A Room of One's Own*, Virginia Woolf expose avec son style limpide et évident la nécessité pour la femme de disposer d'un espace à elle et à elle seule qui conditionne un temps à elle et la possibilité d'être à elle-même. Cette même idée est reprise sous maintes formes dans un court recueil de textes (essais, articles, lettres et critiques) publié par Penguin à Londres : *Killing the Angel in the House*. « Tuer l'ange du foyer », autrement dit l'image de la femme mère-épouse-bonne-à-tout-faire qui incarne le foyer sans y avoir finalement aucun espace propre. Parce que là réside tout le cœur de l'affaire. Moore insiste : « Je me répète sans doute mais il n'existe pas d'écriture féminine ou masculine. Il n'existe qu'une culture et un travail littéraire. La première s'acquiert par l'éducation, la seconde par le temps et l'espace qu'on lui consacre. Or il n'y a pas si longtemps que les femmes sont autorisées à lire autre chose que la Bible ou les livres de cuisine »¹⁹.

Patricia Smart, quant à elle, montre dans la préface de son essai *Écriture dans la maison du père*, la différence entre l'écriture féminine et l'écriture masculine. Elle écrit :

Cette voix féminine (...) traverse les textes d'hommes et les textes de femmes, mais autrement. Dans l'écriture des hommes, elle est presque toujours repoussée loin dans le subconscient du texte (...) s'imprimant dans les gestes des personnages féminins idéalisés ou méprisés (mais toujours silencieux). Dans l'écriture des femmes, où elle est écoutée comme la voix du Même et non pas comme celle d'une autre qu'il faut réduire au silence, la voix du féminin est plus

¹⁹ *Une Chambre à soi*, Anita Beldiman Moore, Mai 2001. www.evrits...vains.com

proche, plus subversive dans le bouleversement qu'elle opère dans le texte.²⁰

Cela signifie que la femme, en tant qu'individu, en tant que personne dotée d'intelligence n'a jamais pu s'exprimer dans des textes écrits par des hommes. Bien au contraire sa voix était toujours étouffée et réduite au silence. Elle traversait le texte comme une ombre. La littérature masculine a assassiné la femme, elle l'a enterrée vivante. Elle a tué ses ambitions, ses aspirations et n'a jamais reconnu ses talents. Le sentiment de colère, d'indignation ou d'horreur face à ce meurtre atroce a accéléré la prise de conscience féministe.

Entre femme fatale et femme objet, la femme tout court a tissé petit à petit sa toile littéraire. Elle sera souvent accusée de n'écrire que pour son sexe, comme on accuse à présent les écrivains homosexuels de n'écrire que pour une minorité sexuelle. Mais, dire cela c'est oublier que toute bouche qu'on démuselle délivre aussi vite que possible le message qui lui semble le plus important. « Prendre la plume pour une femme c'est souvent, c'est encore, entrer en résistance »²¹.

Le monde de la langue et de la culture a toujours été l'apanage des hommes dans une société patriarcale. La langue maternelle, ainsi que celle apprise à l'école, était réglementée par des hommes. La « venue à l'écriture »²² des femmes a donc dérangé cet ordre établi et a bouleversé les fondements de la littérature (masculine) qui avait jusqu'alors assuré sa solidité en faisant de la femme un objet.

²⁰ *Écrire dans la Maison du Père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, Patricia Smart, Éditions Québec / Amérique, Montréal, 1988, p. 21.

²¹ *Une chambre à soi*, Anita Beldiman Moore, dans *Écrits ... vains ?* Mai 2001.

En se donnant à l'écriture, la femme « objet » commence à se percevoir comme sujet. Devenir auteur, comme l'explique Smart, « signifie accéder à l'autorité ; et dans une tradition où celle-ci est réservée aux pères, il ne peut s'agir de la même expérience pour l'homme et pour la femme que de s'emparer de l'autorité par la parole écrite ».²³

2. Peut-on parler d'une tradition dans l'écriture féminine ?

Harold Bloom ²⁴ croit fermement en l'existence d'une seule tradition en littérature, mais, selon nous, son concept de tradition élimine toute notion de création littéraire. Pour lui, un poème n'est qu'une réponse à un autre poème, comme un poète est une réponse à un autre poète ou une personne à ses parents. Pour Bloom, une mauvaise lecture ou compréhension d'un poème pousse un poète à réécrire ou reformuler pratiquement les mêmes propos sous une nouvelle forme et à créer ainsi un poème neuf, différent du premier sans vraiment l'être. Un poème naît d'un autre poème, et en général, un écrit naît d'un autre écrit. Chaque texte en engendrera un autre et ainsi de suite. Il n'y a plus la notion de créativité, car le même texte traversera les siècles, chaque fois avec un sens nouveau, selon le nouvel auteur ou le nouveau poète. Selon Bloom tout réside dans la compréhension, dans le sens d'un texte. Chacun le comprend différemment et l'interprète à sa façon, il y a donc une tradition littéraire qui s'installe et qui est nécessaire au paradigme de l'influence littéraire selon Bloom, ainsi qu'à ses notions de lecture (et mauvaise interprétation). Il écrit lui-même dans *Map of Misreading* :

²² Expression d'Hélène Cixous *Entre l'écriture*, Édition des femmes, Paris, 1986.

²³ Patricia Smart, p. 23.

You cannot write or teach or think or even read without imitation, and what you imitate is what another person has done, that person's writing or teaching or thinking, or reading. Your relation to what informs that person *is* tradition, for tradition is influence that extends past one generation, a carrying over of influence. ²⁵

Il y a long à dire sur l'influence de la tradition littéraire qui, selon Bloom, a commencé avec celui qui fut le premier érudit de la civilisation grecque, Homère. Mais que deviennent les écrivain/es qui se lancent sur de nouveaux terrains, qui créent de nouveaux genres, introduisent de nouvelles idées complètement en marge des traditions littéraires existantes ? Ces personnes seront lues et admirées, et d'autres écriront comme elles, d'où la création de nouvelles traditions. Chaque fois qu'un nouveau genre apparaît en littérature, il fait face à une résistance de la part du lecteur, de la société et surtout des maisons d'édition.

C'est exactement ce qui s'est produit aux États-Unis à la fin du XVIII^e et tout au long du XIX^e siècle. Les femmes n'avaient pas accès à l'éducation primaire classique et ne pouvaient même pas songer à se rendre au collège ou à avoir une carrière professionnelle. Le savoir était l'apanage des hommes et les femmes en étaient totalement exclues. Dans *A Room of One's Own*, Virginia Woolf écrit après s'être vue refuser l'accès à une bibliothèque uniquement à cause de son sexe :

How unpleasant it is to be locked out ; and I thought how it is worse perhaps to be locked in ; and, thinking of the safety and prosperity of the one sex and of the poverty and insecurity of the other and of the

²⁴ Harold Bloom dans *A map of Reading*, Anette Kolodny, Cornell University Press, London, 1985.

²⁵ *A Map of Reading*, Anette Kolodny dans : *The (M)other tong : Essays in Feminist Psychoanalytic Interpretation of Literary Texts*, Cornell University Press, London, 1985.

effect of tradition and of the lack of tradition upon the mind of a writer.²⁶

Il n'est certes pas facile pour un lecteur ou, le cas échéant, pour une lectrice de s'adapter à un nouveau genre littéraire : elle devra fournir des efforts mais au bout du compte, elle finira par découvrir un nouveau courant qui répond à son sens de l'exclusion de la culture dominante.

Ce qui s'est produit aux États-Unis à l'époque est le meilleur exemple que nous puissions trouver : à cause de l'absence d'une éducation classique et formelle, et étant sous l'emprise des normes sociales et esthétiques patriarcales, les écrivaines du XIX^e siècle ont créé un genre littéraire à elles, dans lequel elles se valorisent elles-mêmes, un genre distinct où il est question de la femme et des difficultés qu'elle trouve à être reconnue dans la société. Elles touchaient un nouveau public de femmes et d'hommes aussi qui saisissaient le message lancé, à savoir que les femmes peuvent également écrire et avoir une activité intellectuelle. Nina Baym écrit dans *Women's Fiction* que les femmes refusaient d'appartenir à une quelconque confrérie artistique. Elle explique que le principal souci des écrivaines de l'époque était d'être accessible à tous et à toutes. Elle écrit : « Mine is a story for the table and arm-chair under the reading lamp in the living room, and not for the library shelves. »²⁷

Ce nouveau style littéraire a marqué toute une génération de femmes ouvrant ainsi un vaste marché pour une littérature qui aura pour principal thème la vie telle que vécue

²⁶ *A room of One's Own*, Virginia Woolf, pp. 9-10.

²⁷ *Women's fiction : A guide to novels by and about women in America*, p. 32.

par une femme. Ces femmes demandaient à être considérées comme artistes et non comme carriéristes.

Les écrivaines ont dû lutter contre le pouvoir masculin en créant leur propre langage et en définissant une nouvelle tradition. Les lecteurs devaient à leur tour lire autrement et revaloriser les textes féminins. Les réactions étaient bien souvent négatives et se faisaient bien sentir. Les exemples ne manquent pas.

Il fut ainsi bien difficile pour Charlotte Perkins Gilman de faire publier sa nouvelle *The Yellow Wallpaper*. Elle l'envoya en premier lieu à William Dean Howells, qui la dirigea vers Horace Scudder, éditeur de *The Atlantic Monthly*, le plus prestigieux magazine de l'époque aux États-Unis. Scudder rejeta la nouvelle et écrivit la note suivante à l'auteure : «Dear Madam, Mr. Howells has handed me this story. I could not forgive myself if I made others as miserable as I had made myself ! Sincerely yours, H. E. Scudder»²⁸

Comme la grande majorité des éditeurs de l'époque, Scudder adhérait encore au canon du « *moral uplift* » dans la littérature, et l'histoire de Gilman, avec son héroïne réduite presque à l'état d'animal à la fin, allait carrément à l'encontre des principes littéraires de l'époque. On se demande même si ce n'est pas cette image de l'épouse soumise qui choqua l'éditeur, de sorte qu'il refusa de publier la nouvelle.

L'histoire fut finalement publiée en mai 1892, dans *The New England Magazine* où elle fut accueillie avec beaucoup d'émoi et des sentiments bien différents. Gilman fut

²⁸ "Scudder's comment on the Yellow Wallpaper", *The Yellow Wallpaper*, Brooklyn : The Feminist Press, 1973.

avertie que ce genre de nouvelles était « *perilous stuff* », qui ne devait en aucun cas être publié car elles pouvaient causer de la peine aux proches de personnes « dérangées », comme l'était l'héroïne.

Pourquoi Perkins a-t-elle choisi d'écrire *The Yellow Wallpaper*? Elle a elle-même souffert de dépression nerveuse et de mélancolie ; elle alla consulter le plus éminent spécialiste des maladies nerveuses qui lui conseilla de se reposer et de n'avoir aucune activité intellectuelle. Elle suivit ces recommandations pendant trois mois, et voyant que son état ne s'améliorait pas, décida avec l'aide d'un ami de se remettre au travail, à l'écriture. Cette activité l'aida beaucoup à se rétablir. Elle décida alors d'écrire *The Yellow Wallpaper* en accentuant et exagérant ses propres symptômes ; elle avait pour but d'épargner à d'autres femmes de passer par les mêmes souffrances. Elle voulait prouver que la femme ne peut s'épanouir dans l'oisiveté et qu'elle est capable de bien plus de choses que de s'occuper des tâches ménagères.

Bien que cette nouvelle ait été lourdement critiquée, Charlotte Perkins apprit qu'après l'avoir lue, l'éminent spécialiste qui l'avait ausculté avait changé son traitement de la neurasthénie. Elle écrit à propos de *The Yellow Wallpaper* : «It was not intended to drive people crazy, but to save people from being driven crazy, and it worked ».²⁹

Le contenu et l'histoire de la publication de cette nouvelle sont un bon exemple de la marginalisation de la femme écrivain au début du dix-neuvième siècle, et de ce fait, la dévalorisation de la littérature féminine.

²⁹ «Why I wrote "The Yellow Wallpaper" ?» Charlotte Perkins Gilman, dans *The Forerunner*, Octobre 1913.

Annette Kolodny donne d'autres exemples et dans tous les cas, le but final fut d'imposer une littérature féminine en tant que littérature aussi importante et pertinente que celle dont les hommes avaient jusqu'alors le monopole. Les écrivaines encourageaient dans leurs écrits l'éducation de la femme et la poussaient à s'imposer dans la société, à se valoriser et à se libérer de toute la pression exercée alors par les hommes.

Pour conclure son article, Kolodny revient à sa première idée concernant Bloom et critique le fait qu'il n'a considéré la femme qu'en qualité de muse pour un poète ou de mère mais jamais comme poète. Ce faisant, il nie entièrement l'existence d'une autre tradition littéraire, celle où les femmes s'apprennent mutuellement à lire et à écrire, dans un contexte qui leur est propre.

En fait ce qui serait souhaitable c'est que les lecteurs (femme ou homme) apprennent à reconnaître les différentes littératures et à admettre l'existence d'une littérature écrite par les femmes. À les lire et les comprendre dans leur contexte et, surtout, à se détacher des clichés existants.

3. Comment traduire une œuvre féministe ?

Susanne de Lotbinière-Harwood³⁰ explique sa conception de la traduction féministe. Elle considère que le traducteur (mais surtout la traductrice) féministe ne doit en aucun cas rester neutre face au texte de départ. Elle montre comment la traduction

³⁰ Susanne De Lotbinière-Harwood, traductrice féministe, auteure de : *Re-belles et Infidèles, la traduction comme pratique de réécriture au féminin / The body bilingual, Translation as a re-writing in the feminine*, Montréal/Toronto, les Éditions du Remue-ménage / Women's Press, Montréal, 1991.

devient une pratique de réécriture au féminin. Son projet est de faire entrer la conscience féministe dans l'activité traductive.

Elle commence par donner des exemples dans l'histoire de traducteurs qui se sont servi de leur position pour véhiculer des idées. Parmi eux, Luther qui a lancé la Réforme en traduisant la Bible en allemand. Elle écrit : « C'est dire que, loin d'être neutre, l'acte de traduire constitue une prise de parole pleine de conséquence. »³¹

Pendant des siècles, le langage avait appartenu uniquement aux hommes. Ce sont eux qui ont établi toutes les règles et qui ont mis sur pied toutes les structures de la langue. Nous aurions toutes et tous appris cette langue masculine « sur les genoux de nos mères et à l'école ». Mais il existerait, selon elle, un langage féminin, celui considéré par les hommes comme étant « bavardage, jasette, potins », car c'est un langage corporel non verbal, composé de traits non linguistiques que les codes socio-culturels masculins tels que les dictionnaires et les grammaires traitent de passif et d'hystérique. De ce fait toutes les femmes sont bilingues. Elles maîtrisent la langue masculine mais utilisent la leur pour communiquer entre elles.

Les règles de grammaire voulant que le masculin l'emporte sur le féminin reflètent, selon de Lotbinière-Harwood, la situation d'infériorité socio-économique, politique, juridique et symbolique des femmes. Selon la règle en français, une multitude d'êtres animés de genre féminin doivent s'effacer devant un seul objet inanimé de genre masculin. « L'emporter sur » signifie (la) dominer. Les hommes se comportent dans le

³¹ *Re-Belle et Infidèle*, Susanne Lotbinière-Harwood, les éditions du Remue-ménage, Montréal/Toronto, 1991 p.12.

monde exactement comme le masculin dans le langage. Dans le régime patriarcal, il est dans l'ordre des choses que le masculin l'emporte.

Avant de devenir féministe Susanne de Lotbinière-Harwood traduisait de façon conventionnelle « en bon français »³². Elle explique comme il est parfois difficile, voire impossible, d'être une femme et de se mettre dans la peau de l'auteur (homme) du texte original et de traduire son texte du même point de vue. Elle a eu à traduire des poèmes de Francoeur, une expérience fort douloureuse pour elle car ces poèmes étaient violents et agressaient verbalement le corps de la femme. Elle ne pouvait pas se mettre dans la peau du poète, car, pour ce faire, elle aurait dû faire sienne toute cette violence, alors que dans ce cas particulier c'est à la femme du poème qu'elle s'identifiait. Revenant à la notion de genre, elle écrit : « La fonction du genre n'est pas uniquement grammaticale. Le genre définit aussi l'organisation sociale de la relation entre les sexes et leur rapport au pouvoir. » Le système du genre recouvre tout un ensemble de valeurs et de comportements normatifs dont l'apprentissage opère ce que l'on nomme la socialisation. Ce qui explique bien la célèbre phrase de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient ».

L'emploi machinal du masculin grammatical en traduction peut non seulement changer le sens d'origine, mais défigurer la réalité et porter atteinte à l'existence et à l'expérience des femmes.

³² *Re-Belles et infidèles*, p. 15.

Pourquoi « Re-Belles et Infidèles ? » Elle s'explique sur le choix de son titre : « J'ai repris l'expression "les belles infidèles" pour décrire la position subversive que j'adopte en traduisant au féminin.... Si les "belles" du XVII^e étaient "infidèles" aux œuvres d'origine au profit de leurs propres priorités, les "re-belles" du XX^e sont infidèles à la loi du langage patriarcal en ce qu'il nous interdit, nous, les femmes. »³³

Selon de Lotbinière-Harwood, le genre n'est jamais arbitraire. Prenons le mot traduction qui est du genre féminin : on fait alors automatiquement le lien avec un autre mot féminin, « femme ». Ce qui implique cette idée qu'une traduction est comme une femme : si elle est belle, elle risque d'être infidèle. De plus, elle place socialement la femme au même niveau d'infériorité, voire d'illégitimité, que la traduction face à l'œuvre d'origine.

Le féminisme amène à pratiquer la traduction comme prise de parole politique et à revendiquer sa reconnaissance comme activité créatrice légitime. En prenant la position de sujet de la traduction, les traductrices féministes mettent fin à ce rapport (instauré par les hommes) auteur-traducteur, qui est un rapport maître-esclave, et le remplacent par un rapport de collaboration entre deux créatrices.

Selon notre auteure, le degré d'infidélité varie selon le contexte. Nous n'avons pas la même liberté face à un communiqué de presse que face à un texte littéraire. Et elle répond à l'éternelle question « à qui être fidèle ? » Elle-même reste fidèle au féminisme. Elle traduit tout au féminin, se disant que de toutes les façons l'anglais

³³ *Re-Belles et Infidèles*, p. 21.

n'avait pas de forme féminine et donc, que, même si les auteurs l'avaient souhaité, ils n'auraient pu l'exprimer.

Revenant encore une fois à la question du nombre, elle montre à quel point il est illogique de faire prévaloir le masculin sur le féminin. Elle cite les reportages sur le massacre à l'École polytechnique de Montréal en décembre 1989, quand pour désigner quatorze étudiantes assassinées et un meurtrier qui s'est suicidé, on parlait de quinze *morts*. Susanne Lotbinière-Harwood ne veut pas féminiser tout ce qui lui passe sous la main, elle veut simplement donner à la femme la chance d'exister dans une société trop longtemps dominée par un système patriarcal. Elle veut que la femme cesse de se sentir écrasée et manipulée.

Elle ne veut pas aller à l'encontre de la langue française, mais l'améliorer en y ajoutant un peu de logique et de justice pour les femmes. Son livre, écrit dans les deux langues, prouve qu'elle est traductrice dans l'âme. Elle dit elle-même : « Je suis une traduction. Dans mon corps bilingue habitent au moins deux mots pour chaque chose. »³⁴

Malheureusement, les traductrices et les traductologues féministes sont fort peu nombreuses, comme l'écrivait Louise Von Flotow :

Few literary translators and critics ... are sensitive to feminist issues. It is all the more noteworthy then, that a small number of ... translators should have the effrontery to proclaim an anti-traditional, aggressive and creative approach to translation which they call feminist translation. ³⁵

³⁴ *Re-Belles et Infidèles*, p. 75.

³⁵ *Feminist Translation : Contexts, Practices and Theories*, Luise Von Flotow : In *TTR*, Vol IV, no 2, 1991 pp. 69-84.

Certaines de ces traductrices sont elles mêmes traductologues et justifient souvent leurs choix de traduction dans une préface ce qui est très utile et très bénéfique pour nous. Nous comptons parmi ces femmes, Susanne Lotbinière-Harwood, Barbara Godard et Luise Von Flotow.

Nous remarquons que les traductions féministes sont généralement l'œuvre de femmes et la question qui vient instantanément à l'esprit est : « Un homme peut-il produire de telles traductions ? » Plusieurs traductrices féministes pensent que non. Evelyne Voldeng explique que : « Les traductions faites par des femmes ... montrent une recherche beaucoup plus systématique du mot concret en particulier au niveau biophysique. »³⁶ Susanne de Lotbinière-Harwood est catégorique : « Quand on me demande si les œuvres écrites par des femmes doivent être traduites seulement par des femmes, je réponds : oui. »³⁷

Conclusion

Revenons donc à notre traduction des nouvelles de Phelps et à nos choix de traduction. Nous avons traduit les deux nouvelles en gardant autant que possible à l'esprit la femme qu'était Phelps : rappelons-nous qu'elle était fille et épouse de pasteur et que, bien qu'elle encourage la femme à s'instruire et à avoir des activités intellectuelles, les principes de soumission et d'obéissance inculqués par son éducation très religieuse sont restés ancrés en elle. Il est vrai qu'en écrivant ses textes elle envoyait aux femmes un message de libération, mais ce message était exprimé

³⁶ « Trans lata latus », *Tessera* vol 8, no 1, 1985 pp. 82-84, .

³⁷ *Rebelle et Infidèle* : de Lotbinière-Harwood, pp. 54-55.

simplement et sans aucune virulence. Nous ne voulions donc pas nous approprier ses nouvelles pour véhiculer une idée, aussi noble fût-elle. Notre fidélité à l'auteure et à ses textes n'altère en rien nos convictions et notre féminisme, nous refusons simplement d'utiliser les textes d'autrui pour les mettre en valeur. Nous sommes convaincue qu'une traduction féministe des nouvelles d'Elizabeth Stuart Phelps, aurait donné une fausse image de la femme et de l'écrivaine qu'elle était. Ses textes sont le reflet de sa personnalité et nous tenions à ce qu'ils le restent.

TRADUCTIONS

L'AUBE OBSCURE

CONTE POUR LES MÈRES

« Beauté, tu es deux fois bénie. Tu es un précieux don du ciel à ceux qui aiment et à ceux qui souhaitent se faire aimer. »

HELEN CLAY était une enfant d'une rare beauté. Ses boucles blondes et souples tombaient sur un cou et un front presque aussi blancs que l'albâtre. Ses yeux bleus, affectueux et clairs, riaient sous de longs cils soyeux, et deux belles fossettes ornaient, tels deux petits chérubins, les côtés de sa jolie bouche. « Quelle beauté ! » s'exclamaient presque tous ceux dont le regard se posait sur elle. Helen gardait toute la beauté de sa première enfance. Chaque année semblait ajouter une touche de fraîcheur à sa grâce.

C'était loin d'être le cas de sa sœur Laura. Elle eut réagi avec une grande émotion à notre citation en exergue. La nature, si généreuse de ses dons envers la petite dernière avait été bien parcimonieuse pour Laura. Elle avait l'air presque laide ; et pourtant, son visage ne pouvait pas, en toute justice, être considéré comme tel, car c'était un visage très expressif ; on pouvait y lire comme dans un livre ouvert. On a rarement vu un contraste aussi frappant entre deux sœurs ; et ceci ne s'arrêtait pas à la seule apparence physique. Helen, comme un papillon, était faite pour le soleil ; son instinct semblait l'orienter tout naturellement vers lui. Certains enfants sont ainsi faits. C'était une enfant brillante, rapide et active ; chaleureuse, affectueuse de manières, et

spontanée dans l'expression de son amour, que ce soit pour une poupée, un chaton, une camarade de jeux ou sa maman. Elle était prête à aimer tous les objets qui l'entouraient ; qu'il fût chaque jour différent semblait lui importer peu. Retirez-lui sa poupée, elle jouerait deux fois plus avec son chaton. Un chagrin n'assombrissait jamais bien longtemps son chemin. Helen ne vivait ni dans le passé ni dans l'avenir, elle profitait pleinement du présent merveilleux et étincelant.

Laura était un papillon de nuit. Les scènes qu'elle imaginait et qu'elle jouait dans son monde d'enfant étaient toutes tragiques. Elles étaient meublées d'accidents, de maladies, de morts et de funérailles. Ses capacités intellectuelles n'étaient que médiocres. Elle avait plus d'imagination qu'Helen et une meilleure mémoire, mais sa capacité de compréhension était bien plus faible ; elle n'avait rien de la délicatesse d'Helen. Leurs tempéraments d'enfants étaient également différents. Helen éclatait à la moindre provocation, tel un météore, puis tout reprenait sa place doucement, comme un flocon de neige, et le calme revenait. Laura, quant à elle, ne s'emportait pas facilement, mais, une fois éclatée, sa tempête durait longtemps et finissait en un accès de désespoir que sa mère appelait son « humeur maussade ». Quand Laura aimait, ses paroles étaient peu nombreuses ; le dernier fragment de la poupée ou du jouet avec lequel elle s'était longtemps amusée, était plus cher à ses yeux qu'un nouveau. Elle avait également de la peine et de la maladresse dans l'expression de ses sentiments. Helen pouvait se jeter au coup de sa mère, allant jusqu'à l'étouffer de ses caresses, et lui parlait à en perdre le souffle de l'intensité de son amour. Laura posait quelques-

fois sa tête sur les genoux de sa mère, son petit cœur débordant de sentiments pour lesquels elle ne trouvait pas de mots. Les étrangers avaient souvent du mal à l'apprécier ou à la comprendre – c'était hélas ! également le cas de ceux qui auraient dû bien la connaître.

Monsieur et Madame Clay aimaient leurs enfants et prenaient bien soin de leurs besoins essentiels, mais ils n'étaient pas vraiment des parents attentionnés. Ils n'avaient jamais pris la peine d'essayer de comprendre la différence dans la nature de leurs enfants. Une bonne attention assez tôt dans la vie des enfants aurait pu contrecarrer les tendances morbides et mélancoliques de Laura, mais chaque jour apportait ses soucis et chaque nuit ses fatigues, et ainsi les années passèrent et leur enfant devint, en un sens, une étrangère à la maison. À la longue, ils finirent par croire que leur aînée était une enfant bizarre et malchanceuse, qui ne se souciait de personne d'autre qu'elle-même. Pourtant, elle avait souvent tenté d'ouvrir son cœur à sa mère, et de lui raconter les pensées qui s'y bouscuaient, mais un mot inconsidéré, un regard négligeant, une remarque mal à propos ou, pire encore, un reproche malencontreux détruisait cette confiance qu'il eût fallu encourager chez l'enfant. Elle se retirait et se disait : « je suis vraiment une enfant bizarre ». Cette idée grandit avec elle. Son imagination débordante transformait chaque défaut en difformité, et chaque erreur en faute. Elle avait très tôt ressenti qu'elle n'avait rien en commun avec les autres enfants. Elle craignait les remarques et était souvent déprimée et découragée. À l'école, elle ne faisait aucun effort pour s'améliorer, ne serait-ce que pour atteindre le

niveau de ses camarades de classe, elle était sûre que, même si elle essayait, elle ne réussirait pas. Quelques mots d'encouragement, de temps à autre auraient pu motiver son ambition. Mais combien de fois arrive-t-il que, dans une classe surchargée, on remarque et considère les particularités individuelles d'un élève ? Laura était plus souvent réprimandée que n'importe laquelle de ses camarades. Ceci la rendait réservée et silencieuse et, de ce fait, peu appréciée de ses petites amies. Ainsi, son institutrice commit la même erreur que ses parents. Si on venait à dire un mot déplacé à Helen, un torrent de larmes s'en suivait et emportait tout son chagrin. Si on employait les mêmes mots pour Laura, ses joues enflammées étaient le seul signe évident d'émotion, alors qu'au fond de son cœur une douleur cuisante la poursuivait pendant des jours. Elle ne disait rien. On la traitait de maussade et d'obstinée, et parfois on la punissait encore et de façon plus sévère, toujours avec des effets très peu apparents. Pour une enfant, elle avait très tôt acquis une très grande maîtrise de soi.

Un soir, Laura arriva au salon avec un visage exceptionnellement éclairé et animé.

« Père, dit-elle, pourrais-je aller en randonnée avec mes amies demain ? Il y aura une promenade à cheval, puis nous irons toutes à Farmer Hill pour le goûter. Pourrais-je y aller, père ? »

Monsieur Clay rentrait à peine d'une longue promenade, il avait chaud et était fatigué. Parfois, lorsqu'on ne se sent pas particulièrement accommodant, on prend plaisir à exercer son pouvoir de façon à faire mal. Ceci nous donne conscience de notre force,

et nous ne sommes pas d'humeur à penser que nous faisons du tort aux autres. Ce n'était justement pas l'humeur de Monsieur Clay à ce moment-là.

« Faire du cheval ? dit-il, il me semble que tu as toujours quelque chose d'insensé à faire. Je pense que les filles devraient plutôt rester à la maison et s'occuper à leurs leçons.

- Mais père, demain c'est samedi.

- Et alors ? Qui, je te prie, y sera ?

- Oh, nous serons quatre, père.

- Un plan suffisamment fou à mon avis. L'une d'entre vous se cassera le cou.

- Allez, père, dit Helen, laissez-la y aller ; j'y suis allée la dernière fois.

- Et alors ?

- Je pense, Monsieur Clay, qu'elle peut y aller aussi, dit la mère, notre cheval est très doux. »

Il ne répondit pas, mais tendit son verre, réclamant un peu d'eau. Laura remplit son verre à ras bord ; il déborda sur son assiette et se renversa sur la manche de sa chemise.

« Fais attention, Laura, petite maladroite ! tu n'as jamais pu servir un verre d'eau sans le renverser. Tant que tu n'apprendras pas à être moins gauche, je te prierai de rester éloignée de cette table. Faire du cheval ! Non, hors de question, pas avant que tu n'apprennes à avoir de la présence d'esprit. Alors contente-toi de rester à la maison, Mademoiselle.

- Oh, père, ... commença Helen,

- Chut! Helen, ma décision est prise. Je ne veux pas qu'elle aille à cette randonnée. C'est dangereux ; elle se brisera le cou, de plus, elle est si distraite. Si seulement elle apprenait à être comme les autres, j'en serais heureux. »

Des larmes, des larmes brûlantes, montèrent aux yeux de Laura. Elle prit sa tasse pour les cacher, et les avala avec son thé chaud ; mais elles la brûlaient jusqu'au plus profond de son cœur. Nul ne dit mot, et tous se levèrent bientôt et quittèrent la table.

« Allez, dit Monsieur Clay, qui avait repris sa bonne humeur, qui veut aller râtelier le foin avec moi ?

- Moi, moi, dit Helen, viens Laura, on va bien s'amuser. Pourquoi ne viens-tu pas Laura ? Où vas-tu ?

- Dans ma chambre réviser mes leçons. Je n'ai pas envie de râtelier le foin.

- Viens, viens Helen, Laura est maussade, laisse-la seule. Je ne veux pas de filles boudeuses avec moi. »

L'enfant retint pourtant ses larmes jusqu'au moment où, seule dans sa chambre, la porte fermée à clef, elle laissa libre cours à ses sentiments lacérés. Une fois la vanne des larmes ouverte, tout contrôle devint impossible. Elle se jeta sur son lit et cacha son visage dans l'oreiller afin d'étouffer les sanglots convulsifs qu'elle ne pouvait plus contenir. Le monde semblait plongé dans une totale obscurité, elle n'y voyait aucun rayon de joie et, à ses yeux, sa souffrance était tout ce qui importait. De temps à autre,

à travers l'air paisible de l'été, lui parvenait la voix joyeuse d'Helen gambadant avec son père dans le foin frais. Laura l'entendait avec l'émotion d'une égarée qui entendrait chanter les anges, ce qui accentuait son malheur. L'enfance peut effectivement verser des larmes amères. Les joyeuses voix se turent enfin et la nuit obscure s'installa ; quelqu'un frappa doucement à la porte, une fois, deux fois, trois fois. « Laura ! Laura ! c'est moi, juste moi. Tout le monde est parti. Laisse-moi entrer.

- Est-ce toi, ma chère Amy ? » dit l'enfant en ouvrant la porte, et elle se jeta au cou de la vieille nourrice, alors qu'elle éclatait de plus belle en sanglots.

- Là ! Voilà, je savais bien. Qu'est-ce qui z'ont bien pu te dire pour te mettre dans cet état ? Amy s'installa dans le fauteuil à bascule, prit Laura dans ses bras, et appuya la petite tête tremblante sur sa poitrine. Qu'est-ce qui s'est passé ma p'tite chérie ?

- Oh Amy, dit l'enfant d'un ton très malheureux, personne ne m'aime, Amy, dans le monde entier. Je voudrais être morte, je voudrais être morte et enterrée, Amy. »

La bonne vieille nourrice essuya ses propres larmes du coin de son tablier et tenta de calmer sa voix tremblante. « Ne pas t'aimer, Laura ? Personne t'aime ? Béni soit ton petit cœur, est-ce que moi, moi je t'aime pas plus que ma propre âme et mon propre cœur ? Comment peux-tu parler comme ça ? Je pense que les gens qui en ont réprimandé d'autres devront en répondre un jour ou l'autre

- Ils n'y peuvent rien, répliqua Laura ; personne ne peut m'aimer. Je ne suis pas comme les autres. Helen est bonne, belle et heureuse. Mère l'aime et père l'aime, tout le monde l'aime, et veut l'avoir au près de soi. Mais ils ne m'aiment pas, ils ne peuvent

pas. Je voudrais être hors de leur chemin – dans ma tombe, et je ne dérangerai personne – c'est ce que je veux.

- Chut, Chut, ne parle plus comme ça, dit Amy, reprenant ses esprits – ils ne savent pas qu'ils te font de la peine, tu ne dis jamais rien. Si seulement tu pleurais, comme Helen, ils ne te réprimanderaient pas. Pas plus tard qu'avant hier, tiens, j'ai entendu ton père dire à Helen, "quel gros bébé pleurnicheur tu es ; j'aurais voulu que tu réagisses comme Laura ; elle ne fait pas le bébé, elle !" Voilà, ma chérie, tous ceux qui te connaissent t'aiment, alors ne pleure plus. Mon Dieu, comme tes tempes battent vite, et comme ta petite tête est chaude ! ça te fait mal ?

- Oh Amy, ça fait très, très mal.

- Allons, Allons, ne pleure plus, tout ira mieux demain. » Elle caressa le front brûlant et les cheveux humides de l'enfant, et la berça comme un bébé ; elle la calma avec des mots simples, mais c'étaient des mots d'amour, et ils étaient aussi réconfortants que la douceur de la rosée. Les larmes de sa petite protégée cessèrent de couler ; la tête devint plus lourde sur son bras ; les sanglots se transformèrent en profonds soupirs - puis en sursauts convulsifs occasionnels. Elle semblait écouter les chansons de la vieille nourrice, qu'Amy chantait doucement tout en la berçant dans le noir. Laura finit par se calmer et se laissa aller dans les bras de sa nourrice, sombrant enfin dans un sommeil agité. Aussi tendrement qu'une mère qui habille son premier né, Amy prépara sa douce protégée pour la nuit ; elle lui posa la tête sur l'oreiller frais et satiné, attendit quelques instants pour s'assurer que la petite ne se réveillerait pas, puis

embrassa sa joue brûlante, et, essuyant ses propres yeux, quitta doucement la chambre. Dire que toute cette souffrance avait été provoquée par quelques mots poignants, irréfléchis, prononcés par son père, qui, encore une fois aveugle, avait cru s'adresser à une pierre. Qu'est-ce qui peut bien détourner un parent du devoir de connaître son propre enfant ?

« Helen, dit un jour sa mère, il me semble qu'il va te falloir une nouvelle dentelle pour ton bonnet ; celle-ci ne t'est jamais bien allée et maintenant elle est toute décolorée.

- Pourquoi ne pourrais-je pas en avoir une moi aussi ? J'ai eu la mienne en même temps qu'Helen, dit Laura.

- Ça n'a rien à y voir, celle-ci est suffisamment convenable pour toi, de plus, je ne peux garnir qu'un seul bonnet pour le moment.

- Et bien sûr, il faut que ce soit celui d'Helen, pensa Laura, elle est jolie, et moi pas. Elle ne dit pourtant rien et ses yeux se posèrent sur son livre. Il se trouva que, pour une fois, son père avait remarqué le rouge qui lui montait aux joues.

- Comment cela ? Dit-il en posant son journal, qu'est-ce que tout cela, mère ?

- Rien du tout, je pense seulement qu'il serait préférable de refaire la dentelle du bonnet d'Helen, et Laura fait la tête comme d'habitude, mieux vaut ne pas s'en occuper.

- Je ne fais pas la tête maintenant, mère, répliqua Laura en essayant de sourire. Son père détecta le tremblement dans sa voix.

- Madame Clay, dit-il, je ne veux pas qu'il y ait de favoritisme ; si vous offrez un nouveau bonnet à Helen, vous devez en offrir un à Laura.

- Pourquoi Monsieur Clay, je vous dis que le sien ira très bien pour le moment, suffisamment bien pour elle. Si elle n'en est pas contente, elle n'a qu'à sortir sans bonnet.

- Ah Ah ! Si tel est le cas, Mademoiselle Helen sortira sans, elle aussi. Helen fit la moue de ses jolies lèvres.

- Oh ! Là ! dit son père, je ne tolère plus rien de cela. Tu n'es qu'une petite pleurnicheuse. Il faudra que je trouve le moyen d'y mettre un terme !

- Même si Helen pleure, elle se calme vite et redevient joviale, et ne passe pas toute sa journée à se morfondre comme font certaines autres petites filles. »

Laura se mordit les lèvres, ennuyée, puis tourna nerveusement les pages de son livre, mais son père avait toujours les yeux sur elle.

- Bien, en deux mots, Madame Clay, je ne veux pas de favoritisme. Je trouve qu'il n'est pas juste de votre part de trouver autant de défauts à Laura.

- Moi ! Je ne lui cherche aucun défaut, j'en suis sûre, je ne faisais que parler de bonnets.

- Laura, ma fille, viens montrer à papa ce que tu lis. Ces quelques mots furent prononcés d'un ton si étrangement tendre et gentil, qu'ils touchèrent l'enfant au plus profond de son cœur.

- Viens ma chérie, papa veillera à ce que ses petites filles soient traitées équitablement.» Il l'attira vers lui, l'installa sur son genou, écarta tendrement ses cheveux soyeux et l'embrassa. Ils auraient pu la gronder du matin au soir, qu'ils n'auraient pu en soutirer le moindre mot ni la moindre larme ; mais le cœur n'avait pas d'armure pour se protéger de la gentillesse, aucun cœur d'enfant n'en a. Laura se jeta au cou de son père et se mit à sangloter très fort. Il en fut bien surpris ; plus encore, il en fut fort étonné. Il ne comprenait pas. C'était un développement tout aussi nouveau qu'étrange. Il ne comprenait pas plus le délicat mécanisme de ce jeune cœur, que le barbare qui massacre et détruit tout sur son passage ne comprend le mécanisme de l'œil humain. Cependant, il fut touché et quelque chose comme le remords l'envahit. Il essaya de l'apaiser du mieux qu'il pouvait, et essuya ses larmes.

« Que signifie tout cela ? s'exclama Madame Clay. Voyons Laura, qui aurait cru que tu ferais tant d'histoires pour un ruban de bonnet ?

- Je vous ai dit, Madame Clay, que je ne voulais plus que Laura soit réprimandée.

- Je vous assure que je n'avais nullement l'intention de la réprimander, Monsieur Clay. Je serai très heureuse d'arranger aussi son bonnet si vous pensez que c'est mieux ainsi. Laura, quelle couleur aimerais-tu ? Vert ou cerise ?

- Ma chère, dit Monsieur Clay après le départ des filles, ce n'est pas bien de parler à Laura de la sorte ; cette enfant a plus de sentiments que nous ne croyons.

- J'ai toujours su qu'elle avait suffisamment de sentiments, fut la réponse, mais c'est une enfant étrange. Je me demande ce qu'elle fera de sa vie ; pas grand-chose je le crains. Son professeur dit qu'elle n'est pas des plus vives.

- Je n'en crois rien, je n'en crois rien ; elle est aussi intelligente qu'Helen. Cette petite entêtée devient très vaniteuse. Vous la flattez trop.

- La flatter ? Moi ? Monsieur Clay ? Je ne lui ai jamais dit qu'elle était belle de toute ma vie, c'est vous qui le lui dites. De plus, elle s'en rendra compte un jour ou l'autre, et nous n'y pouvons rien ; quelques mois de plus ou de moins ne font aucune différence. »

Avec une telle ambiance influant sur elle pendant son enfance, il n'est pas étonnant que Laura, à l'adolescence, devint mûre, réfléchie, réservée, silencieuse et incompréhensible. Tel était son caractère quand, à l'âge de quinze ans, elle fut admise au pensionnat de Mademoiselle Merton.

« Que pensez-vous de notre nouvelle pensionnaire ? dit l'une des élèves regroupées autour du feu avant le déjeuner.

- Qui ? Mademoiselle Clay ?

- Oui.

- Oh, elle est très laide, ne trouvez-vous pas ?

- Oui ; très, très ! répétèrent plusieurs voix.

- Je ne le pense pas, non, dit Mary Hale, ce qui est sûr c'est qu'elle a un visage sage et de très beaux cheveux.

- Mais elle les attache sans aucun goût et de façon tellement rustique...
- C'est peut-être la mode chez elle ; elle semble être une bonne fille, bien solide.
- Voyons Mary Hale ! Comment peux-tu dire cela ? Je n'ai jamais vu une expression aussi grave sur un visage. On dirait qu'elle a perdu toutes les amies qu'elle avait. Je pense qu'elle ignore comment on rit !
- Elle a quitté toutes ses amies, et j'ose dire que cette pauvre fille s'ennuie de sa famille. Ne vous rappelez-vous pas comment vous vous sentiez quand vous êtes arrivées ici en parfaites étrangères ?
- Mais, interrompit une autre, vous n'aviez pas l'air si fière et hautaine.
- Comment pouvez-vous dire cela ? insista la bonne Mary Hale, je ne vois rien en elle qui ressemble à de la fierté.
- Oh, Mary, Mary, là tu te trompes, s'exclamèrent plusieurs voix à la fois ; elle ne lève jamais les yeux, continua une autre et elle passe comme s'il lui importait peu de nous connaître, elle se croit meilleure que tout le monde. Voici Mademoiselle Merton, demandons-lui ce qu'elle en pense. Si Mademoiselle Clay n'est pas fière et hautaine je perds *mon* pari.
- Quelle est la différence ?
- Et bien, fière, c'est fière.
- Et hautaine, c'est hautaine, ajouta une autre.
- Qu'est-ce que tout ceci, Mesdemoiselles ?

- Nous parlions de Mademoiselle Clay et nous pensons toutes qu'elle est fière et hautaine, sauf Mary Hale qui croit que tout le monde est parfait. Qu'en pensez-vous, Mademoiselle Merton ?

- Je pense qu'il serait bien injuste de donner une telle opinion sur une pauvre fille, qui ne connaissait personne en arrivant ici et qui s'ennuie de sa famille.

- Mais vous ne pensez pas que c'est l'impression qu'elle donne ?

- Le fait d'être différente et réservée est souvent pris malencontreusement pour de la fierté par ceux et celles qui ne voient que la surface des choses.

- Je suis sûre qu'elle n'a pas de cœur, dit une jeune demoiselle, debout entre deux camarades, ses mains sur leurs épaules.

- Et je sais qu'elle a mauvais caractère », chuchota une autre.

Nous recherchons la gaieté et la bonne humeur chez la jeunesse, comme nous recherchons les bourgeons au mois de mai, et nous en avons le droit. Malheur à vous, parents, si vous avez terni le printemps de la vie.

Laura n'était pas du tout consciente que son visage exprimait naturellement la tristesse de son cœur et qu'elle était peu attirante. L'idée qu'elle puisse maîtriser les muscles de son visage ne lui avait même pas effleuré l'esprit.

« J'espère, dit Mademoiselle Merton, que vous ferez votre possible pour faire oublier à Mademoiselle Clay qu'elle est une étrangère parmi nous.

- Je sais que je ne l'aimerai jamais, dit une fille vive, avec un mouvement brusque de la tête, mais chut ! la voilà qui arrive ». La petite mime passa la main sur son visage pour

l'allonger et produire ainsi la plus triste des expressions. Bien sûr, elle ne voulait pas que Laura la voie faire, alors elle tourna le dos à la porte. Mais Laura l'avait vue et rebroussa chemin immédiatement, car elle ne voulait pas se joindre à un groupe où elle serait ridiculisée. La petite mime aurait perdu l'envie de rire pour un bon moment si elle avait su la peine qu'elle avait causée. Le pauvre cœur de Laura faillit éclater tant il était gros. Elle serait immédiatement retournée dans sa chambre si Mademoiselle Merton ne lui avait pas parlé.

« Bonjour, dit gaiement Mademoiselle Merton en prenant sa main, ne venez-vous pas près du feu ? » Laura obéit timidement. C'est à peine si elle osa lever les yeux ; elle sentait qu'elle n'était pas aimée parmi les filles, qu'elles s'amusaient à ses dépens ; et s'il n'y avait eu sa longue pratique de la maîtrise de soi, elle aurait répondu à la douce voix de Mademoiselle Merton par un torrent de larmes.

Une fois encore, seule dans sa chambre, elle appuya son bras sur la table et de ses mains couvrit son visage ruisselant de grosses larmes qui s'abattaient rapidement sur son livre ouvert ; elle pensa alors, « ça ne changera jamais, les choses se sont toujours passées ainsi, c'est mon destin. Je suis condamnée à l'échec. Comme j'étais folle de vouloir, ne serait-ce qu'une petite minute, quitter la maison, ou de bercer l'espoir que, si je me trouvais parmi des inconnus, je trouverais quelqu'un qui m'aimerait ? Je vais écrire, et demander qu'on me ramène à la maison. Helen m'aime, je pense, et père et mère aussi parfois. Et Amy – cette chère bonne vieille Amy – si seulement je pouvais

la prendre dans mes bras, je me sentirais tellement mieux. Cher cœur ! à elle je sais que je manque. » Ainsi, la maison lui parut être le seul endroit du monde où une lueur d'amour, aussi faible fût-elle, pouvait l'éclairer, et son cœur y aspirait ardemment. C'est avec joie qu'elle l'avait quittée, espérant trouver un meilleur refuge ; mais, glacée par la déception, elle ne trouva d'autre solution que d'y retourner. Ses larmes coulaient à flot. Que pouvait-elle faire d'autre ? Le présent était lugubre, l'avenir plein de tristesse, à l'âge de quinze ans, elle était passée maître dans l'art de se rendre malheureuse. Pères, mères ! C'est le fruit de votre éducation.

Elle resta longtemps plongée dans cette douloureuse rêverie, ses leçons toujours pas révisées. Finalement, quelqu'un frappa doucement à sa porte. Elle se leva, jeta un regard rapide à la glace : ses yeux étaient rouges et gonflés. Elle garda un silence total. On frappa encore ; toujours pas de réponse. Les bruits de pas s'éloignant la replongèrent dans sa solitude.

Après avoir passé quelque temps à l'école, Laura découvrit que deux personnes avaient réussi, grâce à leur gentillesse, à gagner sa confiance et son amour. Il s'agissait de Mademoiselle Merton et de Mary Hale. Un jour, Mademoiselle Merton lui dit qu'elle serait heureuse de la recevoir dans sa chambre après le thé. Bien qu'elle eût un charmant sourire en disant cela, ses paroles enflammèrent les joues de Laura, et firent battre son cœur aussi vite que celui d'une petite coupable. Elle s'inquiéta toute la journée et se fit les plus folles et les plus anxieuses conjectures sur la raison de cet

entretien privé ; à l'heure prévue, elle frappa en tremblant à la porte de Mademoiselle Merton. « Entrez, ma chère, dit celle-ci en la regardant par-dessus une table couverte de feuilles de papier. Je suis très occupée en ce moment et je serais heureuse que vous m'aidiez un peu. Voulez-vous jeter un œil sur quelques-unes de ces compositions ? Là où vous trouvez trois mots mal écrits, mettez une croix et posez la copie sur cette pile. » Elles travaillèrent un moment en silence, et, une fois le travail fini, Mademoiselle Merton ferma son secrétaire, poussa une chaise plus près du feu et tira un ottoman à ses pieds pour Laura.

« Laura, dit-elle, en enroulant gentiment son doigt dans une des brillantes boucles de la petite, si je ne me trompe pas sur votre caractère, vous êtes du genre à aimer le franc-parler ; vous pouvez accepter le reproche d'une faute, sans que celui-ci soit orné de flatterie afin de perdre son apparence.

- Oui, je suis sûre que je peux, dit Laura avec une pointe de fierté. Vous, vous ... J'étais sur le point de dire que vous me connaissez mieux que la majorité des gens ... et sa voix trembla légèrement.

- Je savais que j'avais raison, Laura. Je n'ai aucun reproche à vous faire, mais j'avais espéré pouvoir vous parler de vos études.

Le front de Laura s'assombrit. Une forte rougeur lui monta aux joues : Mademoiselle Merton, dit-elle en hésitant, je suis incapable d'étudier comme le font les autres filles ; elles sont beaucoup plus douées que moi.

- C'est justement ce dont je voulais vous parler, mon petit. Un grand nombre de personnes dans ce monde surestiment leurs talents : vous, j'en suis convaincue, vous sous-estimez les vôtres.

- Vraiment non, Mademoiselle Merton » et les larmes lui montèrent aux yeux.

- Moi, je pense que si. Vous avez décidé, dès le départ qu'il vous fallait échouer dans tout ce que vous entreprendriez ; et vous vous attendez, comme une nécessité, à avoir la plus mauvaise récitation de la classe. Votre esprit ne pourra jamais agir vigoureusement sous une telle pression. La meilleure façon de connaître l'échec est de se préparer à échouer. Vous avez de bonnes aptitudes, et vous pourriez rivaliser avec n'importe quelle autre jeune fille de l'école, si seulement vous y croyiez. Vous pouvez accomplir n'importe quoi à condition que vous soyez déterminée à aller jusqu'au bout.

- Je ne serai jamais une bonne élève ; mes institutrices l'ont toujours dit, et père et mère le pensent aussi ; et Laura soupira profondément.

- Alors ma chérie, montrez-leur à tous qu'ils se trompent. Rappelez-vous : « Ceux qui veulent aller loin doivent aspirer à atteindre le soleil. ». J'aimerais que vous suiviez le cours de philosophie spirituelle de première année. Maintenant, allez-vous me promettre de croire que vous pouvez faire aussi bien que les autres, et de tout faire pour que l'expérience réussisse ?

Pendant quelques minutes, Laura resta perdue dans ses pensées. Ces paroles retentirent à ses oreilles comme le son d'une trompette. L'ambition venait de naître.

Son visage s'illumina d'une expression pleine de sens, et ses yeux étincelèrent d'une honnête fierté qui leur était toute nouvelle : - Oh oui, j'essaierai, dit-elle en se redressant complètement, et pendant un moment elle se tint bien droite, comme si elle respirait l'air des montagnes.

- C'est tout ce que je demande, et c'est le signe de la victoire ! » dit Mademoiselle Merton en l'embrassant affectueusement sur la joue. Laura, oubliant toutes les convenances, se jeta au cou de son professeur et lui rendit dix fois plus de câlins qu'elle n'en avait reçu. Cet instant précis fut le début d'une ère nouvelle dans son univers intellectuel. Elle décida de mériter ces toutes premières éloges qu'elle entendait de sa vie. Le cœur allégé par cette attention, si petite fût-elle, elle laissa son esprit sortir de sa carapace. Jusqu'à cet instant, sa vie s'était résumée aux sentiments, maintenant elle commençait à réfléchir, à raisonner. Elle semblait devenir un nouvel être. Elle se surprit elle-même et surprit tout le monde avec elle. Elle se respectait chaque jour un peu plus, et tout en elle reflétait ce changement. Cependant, sa nouvelle voie restait pavée de pierres, de pièges et d'embûches.

Un jour, Mademoiselle Merton entra dans la salle d'étude et la trouva assise, seule, plongée dans ses réflexions, les yeux fixés sur la cheminée.

« Eh bien ma chère, s'exclama-t-elle, quelle méditation ! Reconnaissez-vous un visage familier dans le charbon qui brûle ? Que faites-vous ici à l'heure de la récréation ? Je donnerais cher pour connaître vos pensées.

- Elles ne valent pas cher, dit Laura, rougissant et reprenant son livre.

- « L'esprit est le siège de la pensée, de l'espoir, de la mémoire et de la raison ». Est-ce ce qui vous rend si perplexe Laura ?

- Oh non, mais ...

- Alors ?

- Eh bien, je ne sais vraiment pas exactement ce que je veux dire. Mais après avoir étudié, je me suis mise à réfléchir, et réfléchir, et réfléchir et tout m'est apparu si étrange et tellement confus.

- Qu'est-ce qui est confus, mon petit ?

- Je sais que vous allez me trouver stupide. Si je ressemblais plus aux autres filles, je comprendrais mieux, mais je n'arrive pas à faire la différence entre ce qu'est la *matière* et ce qu'est *l'esprit*. Je me disais seulement que le monde n'existe pas. Voyez le feu, qu'est-ce que c'est, une image sur la rétine de l'œil ? Tout est confus pour moi. Qu'est-ce que vous êtes et, que suis-je, c'est confus et étrange. Parfois, j'ai l'impression qu'une chaîne en fer est enroulée autour de moi, et plus j'avance, plus elle me serre. Je crains que je ne sois jamais une érudite tant que cette chaîne ne se rompra pas.

- Cette chaîne de fer, mon enfant, nous en ressentons tous la pression lorsque nous essayons de dépasser les frontières de la connaissance humaine. Cette union de l'esprit et de la matière, ce ' Que suis-je ? ' sont un mystère, que vous ne pourrez jamais résoudre ici. Dans un autre état, au Ciel, Laura, si nous y accédons, nous pourrions explorer tout l'océan de la vérité sans ressentir l'étreinte de ces chaînes. Ne vous rendez pas malheureuse parce que vous n'arrivez pas à savoir ce que Dieu a

voulu que vous ignoriez. Vous êtes loin d'être la seule à avoir ces idées et ces sentiments ; chacun les a quand il prend pour la première fois conscience de l'existence.

- Oui, mais, Mademoiselle Merton, dit Laura, qui, ayant ouvert son cœur, semblait déterminée à dire tout ce qui la troublait, je ne sais pas à quoi nous servent les études. Nous passons ici jour après jour, année après année à étudier des livres, à la fin nous devons mourir et serons enterrées, et c'est la fin. Quel bien cela nous aura-t-il fait ?

- Est-ce cela la fin de toute chose, Laura ?

- Oui, mais au Paradis, je pensais qu'on chantait les psaumes, et jouait d'une harpe en or. Je n'ai jamais vraiment pensé à tout ceci. Nous pouvons tout aussi bien chanter sans avoir à étudier toute cette philosophie et cet algèbre...

- Laura ! Laura Clay ! Où es-tu ? s'écria une voix agréable venue de la cour. Oh, là, je proteste. Dans la salle de classe avec tes livres alors que nous sommes toutes en récréation. Nous voulons que tu viennes voir notre maison de neige. Viens, elles m'ont envoyées te chercher !

- Vous feriez mieux d'y aller, ma chère », dit Mademoiselle Merton en lui prenant gentiment le livre d'entre les mains.

Le crépuscule est l'heure consacrée à la réflexion. C'était l'heure préférée de notre papillon de nuit, celle où elle aimait se retrouver seule dans sa chambre, ou avec son

amie Mary Hale. Un jour, elle était assise à sa fenêtre, les yeux remplis de larmes, regardant les magnifiques nuages au coucher du soleil.

« Chère Laura, dit Mary, prenant place à ses côtés, que t'arrive-t-il encore ?

- Je ne suis qu'une petite folle, Mary, et j'ai honte de moi, mais je vais tout te dire. J'étais assise ici à regarder dehors et sans m'en apercevoir, j'ai pensé à la maison et j'ai imaginé que père et Helen étaient morts. J'étais dans notre grand salon, il faisait sombre, sur une des tables, il y avait un long cercueil et sur une autre, un petit. Mère, en grand deuil, aussi pâle que le marbre, m'appela pour donner un dernier baiser au mort. Un homme gigantesque se tenait debout près de moi, il fermait et vissait chaque couvercle juste après mes baisers. Je ne pouvais m'empêcher de pleurer. J'aimerais tellement recevoir des nouvelles de chez moi.

- Oh Laura ! Es-tu superstitieuse ?

- Bien sûr que non.

- Et bien, je n'ai jamais vu, de toute ma vie, une fille aussi habile à se rendre malheureuse que toi.

- Ne t'arrive-t-il jamais de penser ainsi Mary ?

- Non, absolument pas, ma chère Laura. Je ne me le permettrais jamais, ce n'est pas sain. Ce serait offenser l'amour attentionné de Dieu. Je crois en lui quand il me dit qu'il ne nous ferait pas subir une tentation plus forte que ce que nous pouvons supporter, 'quelque soit la difficulté de votre journée, votre force sera toujours plus grande !' Et si je ne le croyais pas, une toute petite observation sur la façon dont les

choses fonctionnent dans ce monde m'empêcherait de perdre mon âme irrémédiablement, ... car c'en est même devenu un proverbe que les démons que nous redoutons le plus ne viennent jamais, alors que ceux auxquels nous ne pensons même pas, sont le plus près de nous. Pourquoi devons-nous remplir d'amertume une si courte vie avec des esprits imaginaires ? Nous avons besoin de toute l'énergie de sentiments que nous gaspillons ainsi, pour répondre aux véritables attentes de la vie.

- Eh bien, c'est ma nature, et je n'y peux rien, soupira Laura.

- Tu n'y peux rien ! Peux-tu te permettre de n'avoir aucun contrôle sur tes pensées ?

- Non, mais ...

- Mais, ma chère Laura, tu n'as pas la volonté d'être heureuse. Même si tout le monde voulait t'aider à l'être, tu choisirais quand même le plaisir que te procurent ces sentiments mélancoliques. Tu as volontairement choisi les eaux sombres.

- Mais Mary, c'est ma nature. Tu ne peux même pas imaginer ce qu'une personne telle que moi doit endurer. Hormis l'amour que je te porte, et je t'aime vraiment très tendrement, Mary, la vie me semble vide de sens. Je suis opprimée à chaque heure par le sentiment qu'elle me quitte. Je pose ma tête sur l'oreiller non pas pour faire de beaux rêves mais pour penser, penser, penser que je suis chaque jour un peu plus proche de ma tombe et du Jugement dernier. Tu ne peux rien savoir de tout ceci Mary. La vie a été pour toi une longue journée d'été :

" Tous vos souhaits et tous ceux que vous aimez,
Bordent de joie votre chemin ensoleillé "

- J'ai eu des malheurs, dit Mary, une ombre couvrant son beau visage quand elle pensa à sa mère qu'elle avait perdue alors qu'elle n'était encore qu'à l'aube de sa vie, et cependant, j'ai été très heureuse jusqu'à maintenant. Aujourd'hui encore, je trouve toujours quelque chose à apprécier et je suis toujours en quête d'un brillant lendemain. Je sens que le Seigneur prendra soin de moi, puisqu'Il s'occupe tant des petits corbeaux que des lis, alors pourquoi pas de moi ? C'est un monde agréable, et il me semble que ce serait ingrat de notre part de ne pas l'apprécier. Si je perds une amie, quelqu'un d'autre prendra sa place. Si je suis déçue par une chose, une autre, tout aussi agréable, paraîtra.

- D'accord Mary, mais, tout le monde t'aime. Je me demande bien pourquoi?

- Je ne le sais vraiment pas, je ne saurais le dire. Je ne me suis jamais demandé si on m'aimait vraiment. Mais c'est peut-être, comme le dit la petite fille dans l'histoire, parce que j'aime tout le monde, enfin, c'est ce qu'il me semble.

- C'est ce que je pense aussi de tous ceux qui m'aiment, Mary. Mais ceux-là sont très très peu nombreux. Je peux les compter sur trois doigts.

- Tu vois Laura, l'un des problèmes chez toi, c'est ta façon d'être. Tu penses systématiquement que tous ceux que tu rencontreras ne t'aimeront pas, donc tu te retires et tes manières semblent dire " Je m'y prends à l'avance avec vous, et vous prouve que je ne m'intéresse pas à vous". Cette attitude ne favorise pas l'amitié.

- T'attends-tu toujours à ce que les gens t'aiment ?

- Je n'y pense jamais vraiment, dit Mary en riant, mais ce qui arrive c'est que je trouve en chacun quelque chose que j'aime bien.
- Tu es tellement sociable, si généreuse et si gentille, que personne n'a d'autre choix que de t'aimer, Mary.
- Peut-être, je ne sais pas. Mais ce dont je suis sûre Laura, c'est si tu deviens plus sociable et si tu ouvres ton cœur, tu seras beaucoup plus heureuse. Tu es si réservée, tu emprisonnes tes véritables sentiments au fond de toi-même, que tu sembles dire aux autres " gardez vos distances, je ne veux pas me mêler à vous. " De cette façon, les autres pensionnaires ne prendront pas le risque d'imposer leur amitié à n'importe qui, surtout si la personne en question garde ses distances, et semble dire " Je n'en ai rien à faire. " C'est leur amour propre et leur fierté qui sont touchés ... » " Je donne autant que ce que je reçois " se disent-elles. Ainsi, j'ai entendu des centaines de fois les autres dire des choses qui t'ont profondément touchée, pourtant tu paraissais si parfaitement calme et sereine, qu'elles ont cru que cela ne te faisait absolument rien. Chose qui les pousse à recommencer leurs attaques et, chaque fois, elles ont l'impression d'avoir affaire à du granite. Oh, si seulement tu pouvais être honnête et montrer ce que tu ressens. Donne la chance aux autres de te connaître comme je te connais, et elles ne pourront pas s'empêcher de t'aimer comme je t'aime, ma chère Laura.
- Laura secoua la tête et soupira profondément : Je ne peux pas, Mary. Quand mon cœur est plein à ras bord de sentiments profonds et intenses, je ne peux pas parler, ...

je ne peux l'expliquer. Elles ne me comprendraient pas, si je le faisais, elles ne m'aimeraient pas, si je le pouvais. C'est mon destin, je suis née ainsi, je suis une enfant malchanceuse. Ma mère te le dirait.

- Nous y revoilà, dit Mary tout en embrassant les joues humides de Laura. Pourquoi t'attaches-tu à ces chimères ? Pourquoi, ma chérie, tu gâches la plus belle partie de ta vie ? Il faut que tu sois heureuse, Tu peux, tu dois l'être, tu as tout ce qu'il faut pour cela. Laura, c'est merveilleux d'avoir une mère, la mienne est morte. Elle s'arrêta un moment. Et tu as beaucoup d'autres amies qui t'aiment. Pas plus tard qu'hier, j'ai entendu deux filles parler de toi.

- Que disaient-elles ? demanda très vite Laura, parce qu'elle était toujours très anxieuse de savoir ce qu'on disait d'elle.

- Je vais te le dire. L'une a dit : " il y a cette Mademoiselle Clay. Elle a toujours l'air aussi grave qu'une tombe, comme si elle n'avait aucun ami au monde." "Pas toujours, répondit l'autre, quelquefois elle s'éclaire merveilleusement." " Peut-être, fut la réponse, mais c'est comme un éclair dans une nuit noire, tout devient dix fois plus noir après cela. Et quand on lui parle, elle répond toujours du même ton, qu'il s'agisse de la Bible ou de jouer au volant. Sa présence ne dégage aucune chaleur, c'est comme entrer dans une zone glaciale. Je ne pourrais jamais aimer une fille pareille." Ma chère Laura, je ne te dis cela que pour te convaincre que tu es ta pire ennemie. Elles ne pourraient pas s'empêcher de t'aimer si tu laisses parler ton cœur, et si tu étais heureuse parmi elles. »

Un beau matin, peu de temps après, il y eut un grand bruit dans la salle d'étude. Toutes les jeunes filles parlaient en même temps et à haute voix : « Je prends ce rôle et toi celui-là », « Non, je prends celui-là et toi celui-ci. » Pendant un instant, jusqu'au moment où tous les personnages du tableau vivant prévu pour Noël furent finalement choisis, ce fut une véritable tour de Babel.

« Voilà Laura Clay, s'exclama enfin quelqu'un, aussi muette qu'une tombe. Quel rôle allons-nous lui donner ? Les propositions affluèrent.

- Oh, ne me donnez rien, dit Laura, de toutes les façons, je ne pourrai pas jouer, je gâcherai tout. Je vous en prie, ne me donnez rien du tout.

- Voilà, dit quelqu'un d'autre, elle est vexée parce que vous ne le lui avez pas demandé plus tôt. C'est cela la raison. » Laura lança un regard à Mary voulant dire : " Ne te l'avais-je pas dit ? Tu vois, j'ai raison ; elles ne peuvent pas me comprendre " Laura aurait aussi dû comprendre la réponse de Mary : " Mais tu n'as pas dit ce qu'il fallait. "

- Non, non, dit une autre, qui remarqua que Laura se dirigeait vers l'autre côté de la pièce, ce qu'elle faisait pour cacher ses larmes : elle n'est pas vexée, mais elle est dans ses sublimités morales et héroïques. Elle aime par-dessus tout jouer les héroïnes. Je suppose que, maintenant, elle va aller dans sa chambre et penser qu'elle est la plus grande martyre depuis l'époque de Néron.

- Tu veux être Néron, dit une enfant levant le nez d'une pile de gravures, alors qui serais-je moi ?

- Moi, Néron ? Non, j'espère que non. Je parlais de Mademoiselle Clay, la persécutée.

- Jane, Jane, je ne dirais pas cela à ta place, dit Mary Hale. Tu ne comprends pas Laura. Regarde ! dit-elle, alors que la porte se refermait derrière la jeune fille qui se retirait. Tu l'as bien plus blessée que tu ne peux imaginer. C'est la créature la plus sensible que je connaisse.

- Alors pourquoi réagit-elle aussi bizarrement ? Pourquoi ne se joint-elle pas à notre pièce ? Pourquoi ne fait-elle pas semblant de s'intéresser à autre chose qu'à sa petite personne ? Comment peut-elle s'attendre à ce que nous l'aimions, alors qu'elle réagit de la sorte et ne semble pas s'inquiéter le moins du monde de notre sort ? Ses sentiments ? Je suis désolée si je les ai blessés, mais pourquoi ne nous montre-t-elle pas parfois qu'elle en a ? Je suis convaincue que je n'y suis pour rien. »

Laura était encore une fois assise seule avec Mademoiselle Merton. C'était peu de temps avant qu'elle ne quitte le pensionnat. Elle soupirait profondément et semblait avoir de bien tristes pensées.

« Vous penserez à m'écrire souvent, Laura, dit Mademoiselle Merton.

- Oh oui, je suis sûre que je le ferai. Ce sera pratiquement la seule chose agréable que je pourrai faire alors. Comme ces dernières années de bonheur sont vite passées ! Elles ont été pour moi les plus heureuses de toute ma vie. Et à présent je vais devoir vous quitter, Mademoiselle Merton, et Mary aussi, sa voix trembla et ses lèvres frémirent. Elle se couvrit le visage avec ses mains.

- Mais, ma chère Laura, vous rentrez chez vous, vous allez retrouver votre père, votre mère et votre sœur. Votre retour égaiera et illuminera votre demeure.

- Oh, Mademoiselle Merton, aurait-elle répondu s'il ne lui avait pas été si difficile de parler, je ne pourrai jamais apporter la moindre parcelle de joie dans cette maison. Si je pensais le pouvoir, mon cœur sauterait de bonheur. Il y eut une pause, puis Laura ajouta, à quoi me sert-il de vivre maintenant ? La vie n'est pour moi qu'une substance amère à avaler, je veux dire, quand je serai loin de vous, Mademoiselle Merton, il n'y aura plus personne pour me comprendre. Elle était sur le point d'ajouter " personne pour m'aimer", mais elle s'en abstint, très surprise de constater qu'elle avait failli dire la chose qu'elle craignait le plus de dire. Que vais-je faire ? Quel but donner à ma vie ? Je n'aurai ni école ni études. Ce sera se réveiller le matin, manger, boire, coudre et dormir encore.

- Ma chère Laura, je suis si triste de vous entendre parler de la sorte. Vous avez tellement de choses à accomplir dans ce monde. Vous devez être utile ici, vous devez rendre quelqu'un meilleur et plus heureux par ce que vous faites et par ce que vous êtes. Si vous en avez au fond de votre cœur la ferme volonté, vous trouverez aisément le moyen de le faire. C'est pour cette raison que vous vous êtes instruite, parce que vous êtes faite pour aider les autres. Vous devez vous fixer comme but d'atteindre le plus haut niveau de perfection, et travailler quotidiennement à en approcher votre caractère le plus possible. Les gens qui vous entourent doivent

devenir meilleurs par votre influence. Vous avez amplement de quoi vous occuper, et même trop.

- Alors, dit Laura, que ce discours n'avait, de toute évidence, pas vraiment convaincue, quand je serai loin de vous deux, que vais-je bien pouvoir faire de mes tristes heures de solitudes ?

- Vous ne devrez pas en avoir, Laura.

- Je n'y peux rien, Mademoiselle Merton, vraiment rien. Ces moments me poursuivent comme un sort dans mes plus joyeuses humeurs, comme une nuit soudaine en plein après-midi. Parfois, souvent même, quand je pense être heureuse, tout d'un coup, mon cœur semble devenir aussi lourd que le plomb. Je veux alors me retrouver seule et pleurer, et je ne peux même pas dire pourquoi. »

Mère ! C'est le manque d'attention dès la première enfance qui a fait cela à ton enfant.

« Laura, dit Mademoiselle Merton après quelques minutes de silence, la solitude est une mauvaise compagne pour vous, et c'en est une que vous devez éviter. Mêlez-vous autant que vous le pouvez à la société, soyez près de votre entourage, faites quelque chose pour eux. Disciplinez assidûment vos pensées de façon à les concentrer sur les autres et non sur votre propre personne. Faites le avec énergie et force de caractère. Je ne donnerai pas ce conseil à une demoiselle faible de caractère ; c'est à votre

portée. Soyez déterminée à vivre dans la joie, et utilement, et surtout ne gâchez pas votre vie simplement parce que votre nonchalance vous empêche de l'améliorer.

- Mais, chère Mademoiselle Merton, je vis vraiment de telles d'heures d'horrible solitude. Vous ne pouvez pas vous imaginer avec quelle ardeur mon cœur désire parfois trouver quelque chose à aimer, et qui saurait m'aimer, et à quel point le monde me semble désert pendant ces moments-là.

- Laura, nous pouvons créer nos propres déserts, et y marcher si c'est ce que nous voulons.

- Mais, je ne choisis pas, Mademoiselle Merton, je n'y peux absolument rien. Mon chemin a tout été tracé ici, juste ici et nulle part ailleurs, c'est ma nature.

- Encore cette fameuse nature, Laura, savez-vous sur qui vous jetez le blâme lorsque vous imputez tous vos problèmes à votre nature ?

- Mais que puis-je y faire ? Je suis née ainsi. Pour chercher indéfiniment des amis et ne jamais en trouver, ou, si j'en trouve, les aimer de tout mon cœur et finir par découvrir qu'ils ne m'aiment pas autant, et qu'ils en sont incapables. Parfois, même quand je suis heureuse, et chaque fois que je suis triste, je sens un tel vide ici. Je recherche la compassion, et je ne la trouve pas. J'en ai très mal au cœur.

- Laura, vous dites que vous aimez Mary et que vous m'aimez. Vous savez et sentez que nous vous aimons. Alors dites-moi honnêtement, depuis que vous nous connaissez, ce vide dans votre cœur, a-t-il été comblé ? Cela a-t-il comblé ce besoin d'une plus grande compassion ?

Laura avoua que non.

- Ceci ne le comblera pas, et aucun amour terrestre ne le pourra, mon enfant. Vous pouvez sillonner le monde entier, et à cause de votre nature sérieuse et réfléchie, vous ne trouverez pas un ami qui satisfasse les attentes de votre âme. Vous devez vous diriger vers une source différente, supérieure et plus pure, avant de pouvoir ressentir un bonheur pur.

Laura ne leva pas les yeux ; elle répondit par un hochement de tête. Mademoiselle Merton, remarquant son expression, s'abstint d'aller plus loin, mais lui dit peu après, alors qu'elle quittait la pièce :

- J'ai autre chose à vous dire Laura, mais je préfère attendre et vous l'écrire. Bonne nuit et faites de beaux rêves. »

Laura pleura beaucoup en quittant l'école, et rentra le cœur bien gros chez elle où rien d'attrayant ne l'attendait. Il lui semblait qu'elle aurait pu vivre indéfiniment heureuse avec son professeur. Peu après son retour, elle reçut une longue et affectueuse lettre de Mademoiselle Merton, où celle-ci l'incitait encore à rechercher le bonheur à la seule source où il pouvait être. Voici un court extrait de cette lettre.

Me voilà, ma chère Laura, à écrire dans mon petit bureau. Vous connaissez bien cette pièce, car vous avez appris à l'aimer presque autant que moi quand nous étions ensemble . J'ai souvent pensé à vous, à votre dernière soirée ici, à l'expression de votre visage, au ton de votre voix quand vous m'avez dit « Il y a un vide dans mon cœur. » J'aimerais pouvoir vous faire partager ma conviction qu'il n'y a qu'un seul Ami

qui puisse remplir ce vide. Afin de satisfaire les besoins de votre âme, vous devez aimer votre Sauveur de toute votre âme. Ce vide ne se comblera que lorsque vous lierez votre cœur au Sien. Alors, vos attentes et votre état d'esprit changeront. Votre vision ne sera plus jamais limitée à la tombe noire et étroite, elle s'étendra vers une région illuminée et sans le moindre nuage, où demeurent les créatures bénies « qui se meurent en Dieu ». Et pour ce monde vous aurez suffisamment et même trop de choses à faire : obéir à votre Sauveur, suivre sa voie, aller de lieu en lieu faisant du bien, comme il l'a fait et vous préparer, ainsi que tous ceux qui vous entourent, à le rencontrer au Ciel. Laura, cet Ami vous appelle et vous êtes à Sa recherche, même si vous l'ignorez. Que vous puissiez entendre Sa voix, voir Son visage, et un jour être « satisfaite » de « Son image », est la fervente prière de celle qui reste

Très affectueusement, vôtre,

L. Merton

On ignore presque tout du reste de l'histoire de Laura. Mais un autre extrait d'une lettre qu'elle écrivit à son amie Mary Hale, un an après son retour de l'école, montrera que, bien qu'elle fût près de devenir une femme, sa position à la maison n'était pas tellement différente de ce qu'elle avait été pendant son enfance. Elle était toujours pratiquement une étrangère pour ses parents. Leurs relations avec elle interdisaient presque tout ce qui aurait pu ressembler à de l'intimité entre eux. Ils n'avaient jamais tenté de gagner sa confiance. Ils n'en avaient jamais fait une amie. Ils ne savaient pas

comment. Ils n'avaient pas étudié son caractère au début de sa vie, et maintenant il était trop tard. Elle écrivit à son amie Mary ce qui suit :

Tu es heureuse Mary, parce que tu es pieuse. Je n'en ai aucun doute. Moi aussi j'aime ma Bible, j'aime le Dimanche, et l'heure de la prière secrète comme jamais avant. Certains de mes plus heureux instants sont ceux que je passe dans mon oratoire, et parfois mon cœur tremble de joie à l'idée que, peut-être, je suis moi aussi un enfant de Dieu. J'aimerais tant pouvoir le crier ouvertement au monde entier, « en ce qui me concerne, je servirai mon Seigneur ». Alors, pourquoi ne pas le faire ? demanderas-tu. Mary, parce que je n'ose pas. Je n'ai pas le courage de l'annoncer à mes parents. S'y opposeront-ils ? Oh non ! tous deux sont croyants. J'ose même dire qu'ils en seraient heureux. Mais, durant toute ma vie, ils ne m'ont jamais pris à part, et encouragé à leur parler de mes sentiments religieux. Pas une fois. Je ne peux pas dire pourquoi mais j'ai quelque peu honte de leur révéler l'ampleur de mes sentiments. Mon père prie matin et soir à l'autel familial, pour que nous soyons des enfants de Dieu. Mais il ne m'en parle jamais, et mon cœur hésite à aller vers lui et lui dire tout ce que je ressens. Je ne trouve pas le courage. Je ne peux pas être la première à briser la glace. Ces sentiments sont tellement sacrés que je ne peux pas les exposer volontairement. Je suis parfois très triste à cause de cela, Mary. J'aurais aimé comme toi, professer le christianisme. Mais, tu vois ce qui en est.

Bonne nuit.

Ton amie,

LAURA

FIN

L'ANGE SUR L'ÉPAULE DROITE

- « Voilà ! Une femme ne s'arrête jamais, dit Madame James, pour une fois je pensais en avoir fini ; mais, regardez-moi cette lampe, maintenant ! La mèche ne brûle pas et je vais perdre une demi-heure à m'en occuper.

- Vous auriez mieux aimé ne jamais vous marier, n'est-ce pas ? », dit Mr James en riant de bon cœur.

- Que si, fut-elle sur le point de répondre, mais elle se retint en voyant le petit groupe sur le plancher. Son mari était allongé et deux petits garnements aux yeux brillants et aux joues rouges se jetaient sur lui, comme s'ils trouvaient en ce jeu le plus intense des bonheurs.

Elle répondit plutôt : « Si j'avais le choix, je garderais ce qui est bien et je me passerais de ce qui est mauvais.

- Vous n'avez rien de mauvais à endurer, répliqua son mari.

- C'est tout ce que vous croyez, vous les hommes. Que diriez-vous si vous n'arriviez même pas à avoir une demi-heure entière par jour à vous accorder ? Je pense que vous finiriez par être découragés et par tout abandonner.

- Pas besoin d'en arriver là ; tout ce qu'il vous faut, c'est un « système ». Si vous organisiez votre travail systématiquement, vous verriez que vous pourriez gérer votre temps.

- Bien, fut la réponse, tout ce que je souhaite, c'est que vous me suiviez à la trace pendant une journée et vous verrez tout ce que j'ai à faire. Si vous êtes capable de réduire tout cela à un système, c'est que vous êtes un génie. »

Lorsqu'elle eut mouché la lampe, la conversation reprit. Monsieur James avait passé la « demi-heure » à réfléchir à la question.

« Femme, dit-il alors qu'elle revenait, j'ai un plan à vous proposer, mais, avant, vous devez me promettre de le suivre. C'est une expérience, je le reconnais, mais j'espère que ce sera un essai loyal. Alors, pour me faire plaisir, promettez-vous d'essayer ?

Madame James hésita. Elle était presque certaine que son plan ne marcherait pas, car, au fond, que pouvait savoir un homme du travail d'une femme ? Cependant, elle promit.

- Voilà, dit-il, je voudrais que, chaque jour, vous vous accordiez deux heures pour votre usage personnel. Prenez le temps d'aller dans votre chambre et de vous y enfermer ; quant au travail non effectué, qu'il reste en plan s'il le faut. Passez ce temps à ne faire que des choses qui vous sont profitables à vous et à vous seule. Je compte sur vous pour tenir votre promesse durant un mois, et si à la fin, mon idée s'avère être un échec total, nous trouverons autre chose.

- Quand devrais-je commencer ?

- Demain »

Le lendemain arriva. Madame James avait choisi les deux heures avant le déjeuner, comme étant en général les plus appropriées et celles où elle serait le moins dérangée.

Ils déjeunaient à une heure. Elle avait espéré finir ses tâches matinales, s'habiller pour la journée et entrer dans sa chambre à onze heures.

Malgré tous ses efforts, onze heures sonnèrent et son travail n'était qu'à moitié terminé ; cependant, fidèle à sa promesse, elle laissa tout en plan, se retira dans sa chambre et verrouilla la porte.

Avec beaucoup d'intérêt et d'espoir, elle décida immédiatement de consacrer ces deux précieuses heures à la lecture et à l'étude ; puis, mettant de l'ordre à son secrétaire, ses livres, sa plume et son papier, elle se mit à établir les grandes lignes de son travail avec beaucoup d'enthousiasme. À peine avait-elle trempé sa plume dans l'encrier, qu'elle entendit un bruit de petits pas le long du hall, puis un coup à sa porte.

« Maman ! Maman ! Je ne trouve pas mes moufles, et Hannah va aller patiner sans moi.

- Demande à Amy, chérie, maman est occupée.

- Amy aussi est occupée ; elle dit qu'elle ne peut pas laisser le bébé. »

L'enfant se mit à pleurer, toujours debout contre la porte fermée. Madame James savait que le moyen le plus simple, sinon le seul, était d'aller elle-même à la recherche des moufles. Puis il a fallu convaincre Frank d'attendre sa sœur, sécher les larmes de l'enfant et apaiser tous les petits cœurs avant que les enfants ne sortent jouer ; toutes les occasions sont bonnes pour rappeler aux plus jeunes l'importance d'avoir « une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place. » Ce qui prit du temps ; et quand Madame James retourna à son secrétaire, sa montre lui indiqua qu'elle venait de

perdre la moitié du temps qu'elle s'était alloué. Reprenant calmement son travail, elle essayait de retrouver le fil interrompu de ses idées, quand des pas plus lourds se firent entendre dans le hall, et la porte fermée fut de nouveau assaillie. C'était Monsieur James qui demandait à entrer.

« Mary, dit-il, pouvez-vous me repriser un plastron ? Je pense sérieusement qu'il n'y en a aucun dans mon tiroir qui soit en bon état, et je suis vraiment pressé. J'aurais dû être en ville il y a une heure déjà.

Agacée, elle mit encore une fois son programme de côté, prit sa boîte à couture et suivit son mari. Elle cousit rapidement la pièce, mais il fallait encore consolider un bouton, et pour finir elle dut repriser un trou dans l'un de ses gants. Comme Madame James finissait le dernier point du gant, un sourire se dessina au coin de ses lèvres, ce que son mari ne manqua pas de remarquer.

« Qu'est-ce qui vous fait rire ? Demanda-t-il.

- De penser comme votre plan fonctionne bien.

- Par exemple ! dit-il, est-ce que c'est votre heure d'étude ? Je suis désolé, mais que voulez-vous ? Les hommes ne connaissent rien à ces choses là ! et puis, je ne peux pas aller en ville sans plastron !

- Certainement pas », dit sa femme calmement.

Lorsque son suzerain fut fin prêt et eut quitté la maison, Madame James retourna à sa chambre. Il lui restait encore une demi-heure, et elle était déterminée d'en tirer le maximum. Mais à peine avait-elle pris sa plume qu'elle fut encore interrompue. Elle

entendit dans l'entrée Amy rentrer de promenade avec le bébé ; elle l'emmena dans la chambre d'enfants pour le faire dormir. Il se trouvait que la seule pièce où il y avait un feu, et que Madame James avait pu avoir pour elle seule, était à côté de celle des enfants. Elle s'était si bien habituée aux bruits ordinaires des enfants qu'ils ne la dérangeaient plus, mais le terrible vacarme que faisait parfois le jeune maître Charley, lorsqu'on l'allongeait sur le dos dans son berceau, perturba le fil de ses pensées. Les mots qu'elle lisait oscillaient au rythme des cris et des accalmies de l'enfant ; elle finit par fermer son livre, attendant la fin de l'orage. Lorsque le calme revint enfin dans le berceau, les enfants rentrèrent du patinage, se plaignant d'avoir les doigts gelés ; au moment où elle s'apprêtait à aller les voir, la cloche annonçant le déjeuner retentit.

« Comment a fonctionné votre nouveau plan aujourd'hui ? s'enquit Monsieur James.

- Parfaitement, fut la réponse, j'ai lu près de soixante-dix pages d'allemand et presque autant de français.

- Je suis sûr de ne pas vous avoir trop longtemps retenue, moi.

- Non, votre interruption n'en était qu'une parmi une bonne douzaine d'autres.

- Oh, je vois ! Vous ne devez pas vous décourager. Rien ne marche parfaitement la première fois. Maintenez votre programme et petit à petit la famille s'habituerà à attendre la fin du déjeuner pour vous demander quoi que ce soit.

- Mais que voulez-vous ? Les hommes ne connaissent rien à ces choses-là ! répliqua sa femme, et puis, je ne peux pas aller en ville sans plastron !

- J'étais dans le pétrin, répondit Monsieur James, ça ne se reproduira plus. Je tiens beaucoup à ce que vous teniez le coup tout le mois ; nous verrons après ce qui en ressortira. »

Le deuxième jour d'essai, le temps était orageux. Comme la matinée était sombre, Bridget se réveilla tard, ce qui retarda d'une heure le petit déjeuner. Madame James fut incapable de rattraper cette heure perdue. Quand onze heures sonnèrent, il lui sembla qu'elle venait à peine de commencer ses tâches matinales, et il lui restait tellement de choses à faire. Perturbée et énervée, elle laissa le ménage en plan et se retira dans sa chambre. Elle découvrit qu'elle ne pouvait se concentrer sur aucune activité intellectuelle. L'idée de toutes ces tâches négligées la hantait comme un fantôme autour d'une conscience coupable. Remarquant qu'elle ne faisait rien de ses livres, et ne voulant pas perdre le reste de la matinée, elle entreprit d'écrire une lettre. Elle fut interrompue par Bridget avant même d'avoir fini la première page.

« Qu'est's'que j'fais à manger m'dame ? Personne n'a fait l'marché.

- Faites des biftecks alors.

- Y'en a pas, m'dame

- Je vais tout de suite envoyer quelqu'un en chercher. »

Il n'y avait personne à envoyer à part Amy, et Madame James le savait. Elle posa sa lettre en soupirant et se dirigea vers la chambre d'enfants.

« Amy, Monsieur James a oublié de faire les courses. Je voudrais que tu fasses un saut au magasin, et que tu commandes quelques biftecks ; je resterai avec le bébé. »

Il ne plut pas beaucoup à Amy d'être envoyée faire des courses. Elle fit remarquer qu'elle devait « changer de robe avant ».

« Faites aussi vite que vous pouvez, dit Madame James, je suis particulièrement prise pour l'heure qui suit. »

Amy n'en fit qu'à sa tête et prit tout son temps mais sans aucune mauvaise intention. Espérant pouvoir venir à bout d'au moins une page ou deux, Madame James emporta son livre d'allemand dans la chambre d'enfants. Mais ce programme n'arrangeait pas monsieur Charley. Il se moquait bien de l'allemand, mais il lui fallait absolument « ses chatons » de toutes les façons – et plus particulièrement des chatons qu'il trouverait dans ce livre là – alors il tourna les pages en toute hâte. En ce deuxième jour d'essai, la moitié du temps s'était déjà écoulé quand Amy revint de sa course, et Madame James quitta la pièce en soupirant. Avant qu'une heure ne sonne, elle avait été appelée à deux reprises à la cuisine pour s'occuper de certaines questions importantes relatives au déjeuner, et ainsi elle n'eut même pas le temps d'écrire une page de sa lettre.

La troisième matinée, le soleil brillait ; Madame James se réveilla de bonne heure, fit toutes les provisions nécessaires pour le repas et pour le confort de sa famille puis, dans l'élan de son succès, de bonne humeur et avec courage, elle entra dans son bureau à onze heures précises et s'y enferma. Elle ouvrit ses livres et se mit à une dure leçon d'allemand. À peine avait-elle commencé que l'on sonna à la porte d'entrée ; quelques secondes plus tard, les pas de Bridget se firent entendre de plus en plus proches, puis elle frappa à la porte :

« Des gens qui veulent vous voir dans le p'tit salon, m'dame. »

- Dis-leur que je suis occupée, Bridget.

- J'ai dit que vous êtes à la maison, m'dame, et ils ont dit leur nom mais j'ai pas compris m'dame. »

Il n'y avait rien à faire, Madame James devait descendre recevoir ses visiteurs. Elle dut sourire quand l'envie n'y était pas et se montrer sociable quand ses pensées allaient vers son travail. Ses amies se lancèrent dans une longue discussion (elles n'avaient rien d'autre à faire de leur temps) et, quand elles finirent par partir, d'autres arrivèrent. Ce fut dans un bavardage sans queue ni tête que passa sa matinée.

Le lendemain, Monsieur James invita des amis pour le thé, ce qui la mena à passer sa matinée à préparer l'événement ; elle ne mit pas le pied dans son bureau. Le jour suivant un mal de tête la cloua au lit et samedi elle dut s'occuper du bébé, parce qu'Amy était débordée de travail. Ainsi passa la première semaine.

Fidèle à sa promesse, pendant un mois, Madame James persévéra ainsi à faire des efforts pour avoir quelques bribes dispersées du temps qui lui était alloué. Mais sans grand succès, comme le montre l'histoire de la première semaine. La fin de sa période d'essai coïncida avec la fin du mois de décembre.

Le dernier jour de l'année, elle fut tellement occupée à préparer les festivités du lendemain qu'elle ne s'aperçut même pas que la journée touchait à sa fin et qu'il était temps de souhaiter une bonne nuit aux enfants. Elle alla d'abord jeter un coup d'œil au bébé dans son berceau. Il était beau et innocent dans son profond sommeil ; elle

caressa tendrement ses cheveux blonds, embrassa avec douceur ses joues roses, prit un moment sa petite main potelée dans les siennes, puis, doucement, tira sur lui la petite couverture et l'y emmitoufla, volant encore un autre baiser ; elle le laissa à ses rêves et alla s'asseoir sur le lit de sa fille. Elle aussi dormait tranquillement, sa poupée serrée contre sa poitrine. Ce spectacle fit sourire la mère, mais rapidement elle fut envahie par de sombres idées qui se transformèrent bientôt en de tristes pensées. Elle pensa à sa déception et à l'échec de ses plans. Il lui sembla que non seulement le mois mais toute l'année écoulée avaient été un ensemble de vains efforts – tous brisés et sans suite – on la dérangeait, on avait même empiété sur les heures qu'elle consacrait à ses devoirs religieux. Elle n'avait rien accompli de concret, sinon s'occuper de son intérieur et de sa famille et même cela paraissait à son triste esprit avoir été bâclé. Elle était consciente d'aspirer à une vie plus riche que celle qui était la sienne. Souvent, sa profonde insatisfaction face à tout ce qu'elle n'avait pas réalisé, ennuageait pour elle ce qui aurait pu, dans d'autres conditions, être une belle journée ; pourtant les causes de ses sentiments semblaient se trouver dans une zone sombre et brumeuse, que son regard ne pouvait pénétrer. De quoi avait-elle donc besoin ? De voir que le travail de toute une vie produisait un résultat quelconque ? De savoir qu'un fil doré liait entre eux les événements de sa vie en un seul et même but - même s'ils semblaient isolés et sans rapport les uns avec les autres ?

Elle était sûre de n'avoir aucune envie de réduire ses tâches, aussi modestes fussent-elles, mais elle aurait trouvé du réconfort à savoir ce qu'étaient vraiment ses tâches.

Ses activités entraient en conflit avec ses goûts, lui paraissaient frivoles et inutiles. Il lui sembla qu'il devait y avoir une meilleure manière de vivre, qu'elle n'arriva pas à découvrir peut-être à cause de la faiblesse de son caractère ou de ses principes. Alors qu'elle se penchait sur son enfant, ses larmes coulèrent sur son jeune front.

Elle souhaitait de tout son cœur pouvoir protéger cette enfant des déceptions, des erreurs ainsi que des reproches à soi-même dont souffrait alors la mère ; elle souhaitait que cette petite pût commencer sa vie là où elle, sa mère, pouvait la lui laisser, bien tissée de sa propre expérience. Elle en eut été réconfortée dans la bataille qu'elle avait menée pour elles deux ; cependant, elle savait que cela était impossible – que pour notre salut nous devons tous apprendre quelles sont ces choses qui « font notre paix ».

Les larmes aux yeux, elle souhaita une bonne nuit à sa fille endormie ; puis, sur la pointe des pieds, elle entra dans une pièce voisine, et embrassa tendrement pour la bonne année une autre joue potelée blottie contre les oreillers. Elle s'allongea de tout son long et trouva ainsi son sommeil.

Bientôt, elle se retrouva dans un endroit étrange. Elle traversait une vaste plaine. On n'y voyait aucun arbre, à l'exception de ceux qui bordaient l'horizon lointain, et on apercevait des guirlandes de nuages dorés sur leurs larges cimes. Devant elle, il y avait une femme qui se dirigeait vers cette région lumineuse. De petits enfants l'accompagnaient, tantôt dans ses bras, tantôt trottant à ses côtés, et, pendant leur voyage, elle s'affairait à prendre soin d'eux. Elle leur apprenait à bien mettre une

petite jambe devant l'autre ; de temps à autre, les mettait en garde contre les embûches ; les soulevait tendrement au-dessus des rochers pour éviter qu'ils ne trébuchent. Quand ils étaient fatigués, elle les réconfortait en leur chantant la beauté de cette terre lumineuse qu'elle ne quittait jamais de vue, et vers laquelle elle se hâtait avec son petit monde. Mais le plus remarquable, c'est que, bien qu'elle l'ignorait, deux anges l'observaient en permanence, postés sur deux nuages d'or, qui flottaient au-dessus d'elle. Devant chaque ange, il y avait un livre en or et une plume en or. L'un d'eux, avec des yeux tendres et affectueux, se penchait constamment sur son épaule droite ; l'autre, gardait un regard strict sur son épaule gauche. Pas un geste, pas une parole, pas un regard ne leur échappaient. À chaque bonne action, à chaque bonne parole ou à chaque doux regard d'elle, l'ange de droite, avec un sourire radieux, l'écrivait dans son livre ; à chaque mauvaise action, même dérisoire, l'ange de gauche la notait sur son livre, puis, d'un regard désolé, suivait la pèlerine jusqu'à ce que cette dernière se repentît de sa faute. Il laissait alors tomber une larme sur l'inscription et l'effaçait alors, les deux anges se réjouissaient.

Il semblait à la spectatrice que la voyageuse ne faisait rien qui vaille la peine d'être si soigneusement noté.

Parfois, elle ne faisait que laver les pieds fatigués de ses enfants, mais l'ange de droite ne manquait pas d'inscrire son geste. Parfois, elle attendait patiemment de trouver un moyen astucieux de ramener une brebis égarée vers le chemin des vertes prairies, mais l'ange de droite ne manquait pas d'écrire. Parfois, elle ne faisait que calmer une petite

colère, rallumer une étincelle dans le regard de l'un des enfants ou chasser d'un baiser un petit chagrin ; mais l'ange de droite ne manquait pas d'écrire.

Parfois, ses yeux fixaient avec une telle intensité cet horizon doré, et elle était si désireuse d'y arriver, que ses petits, ressentant son absence, s'ennuyaient ou s'éloignaient d'elle. Alors l'ange de gauche prenait sa plume en or et inscrivait ces faits, puis la suivait de ses yeux affligés, jusqu'à ce qu'une larme tâchât l'inscription. Parfois elle semblait avancer si rapidement qu'elle laissait dans sa hâte les enfants loin en arrière. Et c'était l'ange affligé qui inscrivait son action. Parfois, le désir de se ceindre les reins, de s'instruire et de se faire belle était si ardent qu'elle ne remarquait même pas que ses enfants erraient dans des chemins interdits, et c'était l'ange de gauche qui notait son assiduité.

L'observatrice comprit enfin que tout ceci était une transcription juste et fidèle et que les anges continueraient à tout noter jusqu'à la fin du voyage. Les gros fermoirs en or de ces livres l'avaient également marquée, et elle fut alors convaincue que s'ils se fermaient, c'était forcément pour être réouverts.

Elle avait accordé toute sa sympathie à la noble voyageuse et, avec des battements de cœur, pressa le pas dans l'espoir de la rattraper. Elle voulait lui dire que les anges gardaient l'œil sur elle la supplier d'être fidèle et patiente jusqu'au bout parce que tous les faits et gestes de notre vie sont notés – chaque petite chose – et les résultats paraîtront – quand les livres d'or seront ouverts. Elle voulait lui demander de penser qu'aucune tâche n'est insignifiante, car, au-dessus de son épaule droite et de son

épaule gauche, se trouvaient deux anges qui voyaient tout et qui prendraient certainement note de ce qu'elle accomplissait !

Pressée de prévenir la voyageuse de ce qu'elle avait vu, elle la toucha. La voyageuse se retourna, et elle la reconnut ou il lui sembla se reconnaître elle-même. Surprise et alarmée, elle sursauta et se réveilla en larmes. Les volets à demi ouverts laissaient entrevoir la grise lumière du matin ; la porte était entrouverte, et de joyeux visages glissaient dans l'entrebâillement.

« Bonne Année maman ! Bonne Année ! Une Boooooonnnnnne Aaaaannée ! »

Elle répondit chaleureusement aux vœux. Il lui semblait qu'une nouvelle existence s'offrait à elle. Elle s'était frayée un chemin à travers les buissons dans lesquels elle s'était enfoncée, et, désormais, il y avait une lueur au bout de son chemin. L'ange de droite qu'elle avait vu en rêve noterait dans son livre d'or le travail de sa vie, seulement s'il était bien fait. Il n'exigeait pas d'elle de grandes réalisations mais de la fidélité et de la patience jusqu'à la fin du parcours qui s'étalait devant elle. Maintenant, elle voyait que, bien qu'il fût juste et important pour elle de cultiver son esprit et son cœur, il était aussi juste et aussi important de bien accomplir toutes ces petites tâches ménagères desquelles dépendait le confort et le bien-être de sa famille ; parce que c'était justement ces choses-là que les anges notaient – et ces tâches et ces attentions prenaient de la valeur d'un trait de cette plume dorée – elles ne pouvaient être négligés sans risque.

Les pensées tristes et les inquiétudes encore plus tristes – les aspirations non définies et les attentes désagréables semblaient s'être envolées avec l'année écoulée, et ce fut avec de nouvelles résolutions, des espoirs encourageants et un cœur heureux qu'elle accueillit la *Joyeuse* Nouvelle Année. L'*ange de droite* l'accompagnerait, et si elle était fidèle, la réconforterait et lui donnerait la force de se rendre à l'année suivante.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

a- Textes d'Elizabeth Stuart Phelps

Nouvelles

The Angel Over the Right Shoulder 1852. Réédité dans *Provisions : A Reader from 19th Century American Women*. Édité par Judith Feterley. Bloomington, Indiana University Press, 1985. 209 – 215.

The Last Leaf from Sunny Side. Boston : Phillips, Sampson, 1853.

The Tell-Tale ; or, Home Secrets Told by Old Travelers. Boston, Phillips, Sampson, 1853.

Romans

A Peep at "Number Five" ; Or, A Chapter in the Life of a City Pastor. Boston, Phillips, Sampson, 1852.

The Sunny Side ; Or, The Country Minister's Life. Philadelphie, American Sunday School Union, 1851.

Littérature juvénile

Kitty Brown and Her City Cousins. Philadelphie, American Sunday School Union, 1852.

Kitty Brown and Her Little School. Philadelphie, American Sunday School Union, 1852.

Kitty Brown Beginning to Think. Philadelphie, American Sunday School Union, 1853.

Little Kitty Brown And her Bible Verse. Philadelphie, American Sunday School Union, 1851.

Little Mary ; or, Talks and Tales for Children. Boston, Phillips, Sampson, 1854.

b- Ouvrages et articles consultés

Abbott, Lyman (2000). *Silhouettes of My Contemporaries*. John Abbott Friend of Children Online internet posted :
<http://members.tripod.com/ddj9999/girlser/phelps.html>

Barstow, Jane Missner (1997). *One Hundred Years of American Women Writing*, an Annotated Bio-Bibliography, The Scarecrow Press Inc.

Baym, Nina (1978). *Woman's Fiction: A Guide to Novels by and about Women in America 1820-1870*. Ithaca & London, Cornell University Press.

Baym, Nina (1985). *Novels, Readers, and Reviewers : Responses to fiction in Antebellum America*, Ithaca & London, Cornell University Press.

Culley, Margo (1976). «Vain Dreams : The Dream Convention and Women's Fiction». *Frontiers* 1 : pp. 94 – 102.

Davis Cynthia J (1997). *Nineteenth-Century American Women Writers, A bio-bibliographical Critical Source Book*, Westport, Connecticut, Londres, Greenwood Press.

De Lotbinière-Harwood, Susanne (1991). *Re-Belle et Infidèle, La traduction comme pratique de réécriture au féminin / The Body Bilingual, translation as a Re-writing in the Feminine*, Montréal / Toronto, les éditions du remue-ménage / Women's Press,.

Fetterley, Judith (1958) « Elizabeth Stuart Phelps (1815-52). » *Provisions : A Reader from 19th Century American Women*. Bloomington, Indiana University Press, pp. 203-209.

Garner Shirley Nelson, Kahane Claire, Sprengnether Madelon (1985). *The (M)other Tongue: Essays in Feminist Psychoanalytic Interpretation*. Ithaca et Londres, Cornell University Press.

Harris, S. K (1991). « “But is it any Good?” : Evaluating Nineteenth-Century American Women's Fiction » *American Literature*, v. 63, n°1, p. 43-61.

Holly, C (1988) : «Shaming the Self in " The Angel Over the Right Shoulder" » : *American Literature*, v. 60, n°1, pp. 42-60.

Kennedy, Katherine Mary (1999). *Elizabeth Stuart Phelps' The Angel Over the Right Shoulder : Conflicts Between Domesticity and Female Identity Development*. <http://facstaff.bucknell.edu/gcarr/19cUSWW/ESPheadnote.html>

Kessler, Carol Farley (1980). « A Literary Legacy : Elizabeth Stuart Phelps, Mother and Daughter », *Frontiers*, 5 pp. 28-33 .

Kessler, Carol Farley (1981). «American Women Writers», *A critical Reference Guide from Colonial Times to the Present* (Volume 3 : Li to R) New York, Frederick Ungar Publishing Co.

Key, Mary Ritchy (1975). *Male/Female Language With a comprehensive bibliography*. Metuchen, N.J, The Scarecrow press, Inc.

Kolodny, Annette (1985). *A Map for Rereading ; or, Gender and the Interpretation of Literary Texts*, dans *The (M)other Tongue : Essays in Feminist Psychoanalytic Interpretation*,

Édité par Shirley Nelson Garner, Claire Kahane et Madelon Sprengnether, Ithaca & London, Cornell University Press.

Maida, Patricia D. (1999). *Elizabeth Stuart Phelps (H. Trista) : Dictionary of Literary Biography* – Volume 202 : Nineteenth-Century American Fiction Writers Edited by Kent P. Ljungquist, Worcester Polytechnic Institute. Détroit, Washington, D.C, London, A Brucoli Clark Layman Book.

Perkins Gilman, Charlotte (1889). *The Yellow Wallpaper* (Le papier peint jaune) traduit en 1976 par le collectif de traduction des éditions des femmes, Paris, 1976.

Ruthven, K.K. (1984) : *Feminist Literary Studies : an introduction*. UK, Cambridge University Press.

Showalter, Elaine (1997). *Scribbling Women*. Short Stories by 19th Century American Women. Rutgers University Press, New Brunswick, New Jersey.

Smart, Patricia (1988). *Écrire dans la Maison du Père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire au Québec*, éditions Québec / Amérique.

Von Flotow, Luise (1997). *Translation and Gender : Translating in the 'Era of Feminism'*, Ottawa, Manchester, University of Ottawa Press & St Jerome Publishing.

Von Flotow, Luise (1998). « Le Féminisme en Traduction ». *Palimpsestes* N°11 : Traduire la Culture. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

Annexe

Textes Originaux

THE CLOUDY MORNING

A TALE FOR MOTHERS

“ Beauty, thou art twice blessed. Thou art a precious gift of heaven to those who love, and those who wish to be loved.”

HELEN CLAY was an uncommonly beautiful infant. Her soft, flaxen ringlets, fell over a neck and brow which were almost as white as alabaster. Her clear, loving, blue eyes, laughed out from under long silken lashes, and two beautiful dimples stood like little cherubs each side of her pretty mouth. “ What a beauty !” exclaimed almost every one who looked upon her. Helen did not outgrow the beauty of her baby-hood. Every year seemed to add a fresh grace.

It was far otherwise with her sister Laura. She would have responded to the motto of our story, with deep feeling. Nature, so lavish in her gifts to the younger born, had been very parsimonious to Laura. She was almost ugly in her personal appearance ; and yet her face could not, with strict justice, have been called so, -- for it was a most expressive face ; it was a great tell-tale. A more striking contrast, however, between two sisters, is seldom seen ; and this was not confined to personal appearance alone. Helen, butterfly-like, seemed made for sunshine ; by a natural instinct, she seemed to find it both within and without. There are some such children. She was a bright, quick, active child, warm-hearted, affectionate in her manners, and noisy in the expression of her love, whether it was for doll, kitten, playmate, or mother. She was ready to love the object nearest her ; though it were something new every day, it seemed to matter little. Take away her doll, she would play twice as much with her kitten. Regret would not long overshadow her path. Helen lived in neither the past nor the future – she was all for the bright sunny present.

Laura was a night-shade. The scenes which she planned and acted in her baby-world, were all tragic. They would be full of accident, and sickness, and death, and funerals. Her intellect was not above mediocrity. She had more imagination than Helen, and a

better memory, but her comprehension was much less ready ; she had none of Helen's quick tact. In childish temper, also, they were opposite. Helen's would flash up at a little provocation, meteor-like, then all would fall softly as a snow flake, and be quiet again. Laura's was not easily excited ; but once roused, the storm lasted long ; and a desperate fit of what her mother called 'the sullens.', ensued. When Laura loved, her words were few ; but the last fragment of the doll or toy with which she had long played, was dearer to her than a new one. She was also painfully awkward in expressing her feelings.

Helen could throw her arms around her mother's neck, and, almost smothering her with her caresses, talk her self out of breath in telling how much she loved her. Laura sometimes laid her head upon her mother's knee, her little heart swelling with feelings for which she could find no words. She was not easily appreciated or understood by strangers, - neither, alas ! by those who should have known her well.

Mr. And Mrs. Clay loved their children, and took good care of them, - that is, attended to all their obvious wants ; but they were not *thoughtful* parents. They never dreamed of studying the different natures of their children. Early judicious management might have counteracted the morbid and melancholy tendencies of Laura ; but every day brought its cares, every evening its fatigues, and thus the years slipped by, and their child was in one sense a stranger at home. They at length settled into the conviction, that their first born was rather an unfortunate, strange child, who cared little for any one excepting her self. Yet, she often made an attempt to open her heart to her mother, and tell her the little thoughts which were struggling there ; but a careless word, an inattentive look, an inapposite remark, or, worse than all, an ill-timed reproof, blasted in the bud that confidence which it was of the first importance to that child to have encouraged. She shrunk away and said to her self , "I am a strange child. " This grew with her growth. Her active imagination aggravated every defect into a deformity, every mistake into a fault. She early felt that she had nothing in common with other children. She feared observation ; she became very

often depressed and discouraged. At school, she made no effort to rise to even an equality with her mates, - she felt sure that she should fail, if she did attempt it. A few encouraging words now and then, might have incited her ambition ; but how often does it happen in a crowded school-room, that individual peculiarities are known and cared for? Laura was reproved oftener than any one of her companions ; this made her reserved and silent, and therefore she was not much loved as a playmate. Because of this reserve, her teacher fell into the same error with her parents. A crossword might be spoken to Helen, and there came a violent flood of tears, which soon washed away the sorrow. Let the same be spoken to Laura, and perhaps the deepened color would be the only evidence of emotion, -while in her heart there was left a string which she felt many days. She would say nothing ; they would call her sullen and obstinate, and sometimes punish her again and more severely, still with as little apparent effect. She acquired at an early age great power of self-control for a child.

One evening, Laura came to the tea-table with a face unusually bright and animated. "Father," said she, " may I go to ride with the girls, to-morrow? There is a party going out on horseback, and they are all to stop at farmer Hill's, and have a treat. May I go, father, to-morrow?"

Mr. Clay had just returned from a long walk, and was tired and heated. Sometimes, when a person does not feel particularly good-natured, he takes a delight in exercising power in such a way as to give pain. It gives him consciousness that he has the power, and he is not in the mood to think carefully, that he is making others unhappy. This was not Mr. Clay's mood.

"To ride?" said he. " It seems to me that you are always having some foolish thing going on. I think the girls had all better stay at home and mind their books."

"But, father, to-morrow is Saturday."

"Well, what of that? Who, pray, is going?"

“O, four of us father.”

“Foolish plan enough, I think. Some of you will get your necks broken.”

“Do, father,” said Helen, “let her go. I went last time.”

“Well, what of that?”

“I think, Mr. Clay, she may as well go.” said her mother, “our horse is very gentle.”

He made no reply, but held out his tumbler for some water. Laura filled the glass too full ; it spilled over upon his dinner plate, and run down into his sleeve. What a little thing will turn the scale of an ill-balanced temper. “Look out, Laura, you careless child! You never poured out a glass of water in your life, without spilling it. If you can’t learn to be less awkward, I wish you would keep away from the table till you can. Go to ride! No, that you shall not, until you can learn to have your wits a little more about you. So content your self to stay at home, miss. ”

“O, father,---- ” began Helen.

“Hush, Helen, I have settled it. I wont have her riding about ; it is not safe ; she will have her neck broken, next, -- she is so careless. If she ever learns to be like other folks, I shall be glad.”

Tears, scalding tears, started to Laura’s eyes. She took up her cup to hide them, and swallowed them down with her hot tea ; but they burnt to her heart’s core. No one spoke, and before long, all rose to leave the table.

“Come.” Said Mr. Clay, who was now quite good-humored, “who wants to go and rake hay with me?”

“I, I,” said Helen ; “come, Laura it is good fun. Why don’t you come, Laura? Where are you going?”

“To my room to get my lessons. I don’t want to turn hay.”

“Come, come, Helen, Laura is sullen ; let her alone. I don’t want any sullen girls with me.”

Still the child kept back the tears, until she was fairly in her room, and had locked her door ; then the lacerated feelings found vent. The flood-gates once opened, all control became impossible ; she threw her self upon the bed, buried her face in the pillow, to stifle the convulsive sobs which she could not longer command. A deep darkness seemed to rest upon all the world ; she saw no ray of joy ; she had no consciousness but of misery. Now and then, through the still summer air, came up Helen's merry voice, as she frolicked with her father in the newly made hay. Laura heard it with feelings perhaps not unlike those with which the lost hear the angels sing, and it added much to her woe. Childhood *does* shed bitter tears. The happy voices at last ceased ; darkness crept on. Some one tapped gently at the door, once, twice, thrice. " Laura! Laura! It is *me* — only *me*. They are all gone away. Let *me* in."

"is it you, dear Amy?" said the child, unbarring the door, and throwing her arms about the old nurse's neck, while her sobs broke forth afresh.

"La! Now, I thought as much. What upon earth have they been a-saying to you now, to make you take on so. But there, Laura, don't mind none of 'em." Amy seated herself in the rocking chair and drew Laura to her, and rested the little throbbing head upon her bosom. "What has happened now, dearie? "

"O Amy," said the child, in a tone of the deepest woe. "nobody loves me, Amy, in this wide world". I wish I was dead, I wish I was dead and buried, Amy."

The good old nurse wiped away her own fast-flowing tears with a corner of her apron, and tried to steady her trembling voice. "Not love you, Laura?— nobody *love* you? Bless your little heart, don't I love you better than my own soul and body? How can you talk so? I guess some folks will have something to answer for, one of these days."

"They can't help it," said Laura ; "no one can love me. I am not like other people. Helen is good and pretty, and happy. Mother loves her, and father loves her, — every body loves her, and likes to have her about. But they don't love me, and

they can't. I wish I was out of their way – in my grave, and then no one would have the trouble of me, — yes I do!"

"There – there – don't talk so any more," said Amy, coming to her better self—
" they don't know they hurt your feelins so much. They don't know you've got any feelins ; you never say nothing. If you only cried, like Helen, they wouldn't scold you. Why 't was not more nor day afore yesterday, I heard your father say to Helen, 'what great cry baby you are ; I wish you would behave more like Laura ; she doesn't make such a baby of herself.' There now, darling — everybody loves you that knows you, so don't cry any more. Bless me, how your temples beat ; and how hot your little head is! Doesn't it ache?"

"O Amy, it aches very — *very* hard!"

"Well, there — there — don't cry any more, — everything will be right to-morrow." So she smoothed the damp hair from the child's burning forehead. And rocked her to and fro, like an infant ; and soothed her with homely words, — but they were those of love, and they were grateful as the gentle dew. The tears of her little charge ceased the flow ; the head became more heavy on the nurse's arm ; the sobs changes to heavy sighs — then into occasional convulsive starts. She seemed to be listening to the old nursery songs, which Amy was softly singing to her, as she rocked her there in the dark. Amy ceased at last, and bent over her, — she had fallen into an uneasy sleep. Gently, as a mother dresses her first-born, Amy prepared her darling for bed, put her head upon the smooth, cool pillow, waited awhile to see if she would awake — then kissed her burning cheek and wiping her own eyes softly left the room. And all this suffering was for a few hasty, cutting words, which her father, twice blind, thought had fallen on stony ground. What can release a parent from the *duty* of knowing his own child?

"Helen," said her mother one day, "I think you need a new trimming to your hat ; this never was very becoming, and now it is faded."

"Why can't I have one, too? I had mine just when Helen did," said Laura.

"Well, that is no matter, — that is becoming enough to you, and I can't trim but one at present."

"That must be Helen's, of course," thought Laura, — "she is pretty, and I am not." She did not speak, however, and her eyes returned to her book. It so chanced, for once, that her father observed the flush on her cheek.

"How is this?" said he, putting down his paper ; "mother, what is all this?"

"Nothing, only I think it best to retrim Helen's bonnet, and Laura is sullen about it ; just as she is always is. It isn't best to take any notice of her."

"I am not sullen now, mother," said Laura, trying to smile. Her father detected the tremor in her voice. "Now, Mrs. Clay," said he, "I wont have any partiality shown ; if you get Helen a new bonnet, you must get one for Laura."

"Why Mr. Clay, I tell you her's will do very well for the present, well enough for her. If she is not contented with that, let her go without."

"Aye, Aye ! if that's the case, Miss Helen may go without too." Helen put up her beautiful lips. "Hush up there, now", said her father ; "I'll have none of that. You are a great cry-baby. I'll see if I can't put a stop to it!"

"Well, if Helen does cry, it's all over with and she is pleasant — and does not go moping about all day, as some other little folks do."

Laura bit her lips, choked, and then turned over the leaves of her book very rapidly, but her father's eye was now upon her. "Well, the long and the short is, Mrs. Clay, that I'll not have any partiality shown. I didn't think you do right to find quite so much fault with Laura."

"*I!* I am not finding fault, I am sure ; I was only speaking of the bonnet."

"Laura, my daughter come and let father see what you are reading." The unusually kind and gentle tones in which this was said cut their way to the child's

heart. "Come, my dear, father will see that his little daughters share alike. " He drew her to him, placed her on his knee, caressingly parted her smooth hair, and kissed her. They might have scolded her from morning to night, without drawing forth a word or a tear ; but the heart had no armor that was proof against kindness — neither has that of any child. Laura threw her arms around her father's neck, and sobbed aloud. He was surprised — more, astonished. He could not comprehend it. It was a new and strange development. He understood about as much of the delicate net-work of that young heart, as he who slaughters for the shambles understands the mechanism of the human eye. Yet his feelings were touched, and something like self-reproach arose. He soothed her as well as he knew how, and wiped away her tears.

"What is all this about?" exclaimed Mrs. Clay, in wonder. "Why Laura, who would ever have thought of your making such a fuss about a bonnet ribbon? "

"I tell you, Mrs. Clay, I'll not have Laura blamed any more."

"I am sure I had no thoughts of blaming her, Mr. Clay. I should be very glad to fix her hat too. If you think best. Laura, What color will you have, green or cherry?"

"My dear," said Mr. Clay, after the children had left the room ; "it wont do to speak to Laura so, the child has more feeling than we think for. "

"I always knew she had feeling enough," was the reply ; "but she is a strange child. I don't know what she will make in the world, I'm sure ; not much, I'm afraid. Her teacher says she is dull at her books."

"I don't believe that — I don't believe that ; she has as good a mind as Helen's, and you are spoiling Helen. The gypsy is getting very vain. You flatter her too much."

"*I flatter*, Mr. Clay? I never told her she was pretty in my life ; it is you who tell her that. Besides, she must find it out some time or other, and we cannot help it ; a few months earlier or later will make no difference."

With such influences around her in her childhood, it is not surprising that Laura, as she passed into her teens, became sober, thoughtful, reserved, silent, unintelligible. Such was her character when, at the age of fifteen, she entered Miss Merton's boarding-school.

"What do you think of our new scholar?" said one of the group of school-girls who were collected around the fire before breakfast.

"Who, that Miss Clay?"

"Yes."

"Oh! She is very homely, isn't she?"

"Yes, ; very, very!" echoed several voices.

"Now, I don't think so," said Mary Hale, "she has a sensible face, and most beautiful hair, I am sure."

"But she fixes it so out of all manner of taste __so countrified"

"That may be the fashion where she came from ; she looks like a good solid girl."

"Why, Mary Hale, how can you say so? I never saw a more solemn face on any one. She looks as if she had lost every friend she had in the world. I don't believe she knows how to laugh!"

"She has left all her friends, and I dare say the poor girl is homesick. Do not you recollect how you felt when you came among us a perfect stranger?"

"But," interrupted another, "you did not look so proud and haughty."

"How can you call her so,?" persisted the good Mary Hale ; "I cannot see anything about her that looks like pride."

"O, Mary, Mary, there you are wrong," exclaimed several voice at once. "She never looks up, " continued one ; "and she goes about as if she did not care to know us, and thought her self better than any one else. Here is Miss Merton, let us ask her. If Miss Clay is not proud and haughty, then I lose my guess. "

"Now, do tell me the difference."

“Why, proud — is proud — ”

“And haughty is haughty,” added another.”

“What is all this, young ladies?”

“We are discussing Miss Clay, and all of us think her proud and haughty, but Mary Hale, who thinks every one perfection. Wont you tell us what you think, Miss Merton?”

“I think it would be a piece of injustice to pass an opinion on a poor girl who has come among us an entire stranger, and is depressed with home-sickness.”

“Well, do not you think she *appears* so?”

“Diffidence and reserve are very often mistaken for pride, by those who look only on the surface of things”

“I am sure she is cold-hearted,” said a little miss, who stood with each arm over a neighbor’s neck.

“And I know she has a bad disposition,” whispered another.

We look for cheerfulness and good-humor in youth, as much as we look for buds in May, — and we have a right to do so. Woe to you, parent, if you have brought a blight over life’s spring-time.

Laura was perfectly unconscious what an unhappy expression had become habitual to her, and how little there was that was really attractive in her appearance. Neither had the thought ever come into her mind, that she had any power over the muscles of her face.

“I hope,” said Miss Merton, “that you will do all you can to make Miss Clay forget that she is a stranger among us.”

“I know I never shall like her,” said a lively, prating girl, with a toss of her head. “But, hush! Here she comes.” The little mimic drew her hand. over her face, and extended it with a most woful expression. She, of course, did not wish Laura to see it, for she had turned her back to the door. But Laura did see it and at once drew back, that she might not enter a circle where she was an object of ridicule. That little mimic

would have gone a great while without her laugh, if she had known the pain it gave. Poor Laura's heart swelled almost to bursting ; she would at once have returned to her room, if Miss Merton had not spoken to her.

“Good morning,” said Miss Merton, Cheerfully, holding out her hand, “wont you come to the fire?” Laura timidly obeyed. She scarcely dared to raise her eyes ; she felt that she was an object of dislike to the girls, — that they had been making fun at her expense ; and if it had not been for her long- practised habits of self command, she would have answered the kind voice of Miss Merton with a flood of tears.

When once more alone in her own room, she leaned her arm on the table, rested her head on her hands, and tears dropped fast over her open book. Thus she thought, “So it is always, so it has been, and so it must be. I *am* a doomed thing. How foolish I was for a single minute to wish to leave home, or to indulge a hope that if I came among strangers, I might find some one to like me. I will write, and ask to be taken back again. Helen loves me, I think, and father and mother too, sometimes. And Amy — dear, good old Amy — if I could only put my arms around her neck, it would do my soul good. Dear heart! She, I know, misses me.” Thus her home came up before her as the only spot in the wide world, where the light of love, feeble as it was, could shine upon her ; and her heart yearned for it. She had left it with joy, to seek some better land ; but, with the cold chill of disappointment, she turned back to it with fast-flowing tears. What else could she do? The present was miserable, — the future, full of gloom, — so ingenious had she become at the age of fifteen, in making herself miserable. Father, mother! This character was one of thine own forming. Long had she indulged in this painful reverie, — her lesson still unlearned. At last, some one tapped gently at her door. She started, gave a hasty glance in the mirror ; her eyes were red and swollen. She kept perfectly quit. They tapped again ; still no reply. The sound of retreating footsteps left her again in solitude.

After Laura had been for some time at school, she made the discovery that there were two persons who had won, by a most judicious course of kind treatment, both her confidence and love. These were Miss Merton and Mary Hale. One day, Miss Merton told her that she should be happy to see her in her room, after tea. Though this was said with a winning smile, yet it brought the color to Laura's cheek, and made her heart beat like that of a little culprit. All day long, she worried herself with the most anxious and foolish conjectures about the object of this private interview, and at the appointed time, she knocked trembling at Miss Merton's door.

"Come in, my dear," said she looking up from a table, covered with papers. "I am very busy just now, and should be glad of a little of your assistance. Will you look over a few of these compositions? Where you find three words misspelt, put a cross, and place it in that pile. They worked awhile in silence, and at length, the business over, Miss Merton closed her desk, drew her chair nearer the fire, and placed an ottoman at her feet for Laura.

"Laura," said she, playfully weaving her fingers through Laura's glossy ringlets, "if I am not mistaken in your character, you are one who likes plain speaking ; you can take a reproof for a fault without its being so spiced with flattery as to lose its taste."

"Yes, I am sure I can," said Laura, a little proudly. "You, you, — I was going to say, — that you know me better than most people" — and her voice slightly trembled.

"I thought I was right, Laura. Now I have no serious fault to find, but I have been wishing for some time to speak with you about your studies."

Laura's brow clouded. A deep blush crimsoned her cheek. "Miss Merton," said she, hesitatingly, "I cannot study as the other girls do ; they have better talents than I have."

“That is the very thing I was going to speak of my dear. A great many people in this world overrate their talents, you, I am convinced, underrate yours.”

“Indeed, I do not, Miss Merton,” and the tears were fairly started.

“I think you do. You set it down at the outset that you must fail in everything you undertake ; and you expect, as a matter of necessity, to have the worst recitation in the class. Your mind never will act vigorously under such a pressure. A sure way of obtaining a defeat is to prepare for one. Your natural abilities are good, and you may take a stand with any girl in school, if you would only think so. You can accomplish anything which you will determine to accomplish.”

“I can never make a scholar ; my teachers always said so, and father and mother think so ; ” and Laura sighed deeply.

“Then show them all, my dear, that they are mistaken. Remember, ‘those who would shoot high, must aim at the sun.’ I wish to put you into the first class of Intellectual Philosophy. Now will you promise me to feel that you can do as well as the others, and give the experiment a fair trial?”

Laura remained lost in thought for a few minutes. Such words fell like the voice of a trumpet on her ear. Ambition started at the sound. Her face lighted up an expression full of meaning, and her eye sparkled with a honest pride that had long been a stranger to it: “*I will try*,” said she, drawing her self to her full height, and standing erect for a moment, as if breathing the atmosphere of the mountains.

“That is all I ask, and it is the signal of victory!” said Miss Merton, affectionately kissing her cheek. Laura, forgetting all difference of station, threw her arms around her teacher’s neck. And returned the caress ten-fold. From this moment, might have been dated a new era in her intellectual world. She determined to deserve the first words of praise which she had ever heard ; and with a heart made light by so slight an attention, her mind took off its garment of sackcloth. Hitherto, her life had all been one of feeling ; now she began to think, to reason. She seemed like a new creature ; she surprised herself and every one else ; her self-respect daily increased,

and her whole manner showed to change. Yet there were rocks, and snares and pit-falls in her new path. One day Miss Merton entered the school-room, and found her sitting alone, apparently thinking very intently with her eyes fixed on the grate. "Why, my dear," exclaimed she, "what a 'brown study'! Do you find any familiar face in the coals? Why are you here in play-time? 'A penny for your thoughts'."

"They are not worth a penny," said Laura, coloring and taking up her book.

" 'Mind is that part of our being which thinks, wills, remembers, and reasons' -- is that what puzzles you so, Laura?"

"O, no -- but -- "

"What?"

"Why, I really don't know, exactly, what I want to say. But after I have been studying, I get to thinking, and thinking, and thinking, and everything seems so strange and all mixed up."

"What is mixed up, child?"

"I know you will think me silly ; if I were more like other girls, I could understand better ; but I don't see what *matter* is, nor what *mind* is. I was just thinking there is no world. --- Here is the fire --- what is it, a picture on the retina of the eye? I am all in a puzzle. What are you ? and what am I? It is confused and strange ; I feel sometimes as if there were an iron chain around me, -- the farther I go, the more tightly it is drawn. I am afraid I shall never make a scholar, until this is in some way broken."

"That is an iron chain, my child, whose pressure we all feel when we attempt to cross the boundaries of human knowledge. This union of mind and matter -- this, 'What am I' is a mystery, which you can never solve here. In another state of being --- in heaven, Laura, if we get there. ---we can explore the whole ocean of truth without feeling this shackles. Do not make your self unhappy because you don't know what God did not design that you should know, here. You are by no means singular in

these thoughts and feelings ; all have them when they first wake to a real consciousness of existence.”

“Well -- but Miss Merton, ” said Laura, who having once opened her heart seemed determined to bring forth all that had been troubling her there, “I do not know what good it does to study. Here we spend day after day, year after year learning books ; at last we must die and be buried up, and there is the end of it ; and what good has it all done us ?”

“Is that the end of all things, Laura ?”

“Well, but in heaven I thought they sung psalms ; and played on golden harps. I never thought much else about it. We could sing as well without studying all this philosophy and Algebra ---”

“Laura! Laura Clay! Where are you?” shouted a pleasant voice in the entry. “Oh, here, I protest, in the school-room, over your books, when we are all at play. We want you to see our snow-house ; come, they sent me for you !”

“You had better go, my dear,” said Miss Merton, gently taking her book from her hand.

Twilight is the hour sacred to thought. It was the our night-shade loved ; the one in which she often stole away to be alone in her room, or with her friend Mary hale. Once, she was sitting at her window watching the beautiful sunset clouds ,with eyes filled with tears.

“Dear Laura,” said Mary, seating herself by her, “what is the matter now ?”

“I am a foolish girl, Mary, and I am ashamed of my self ; but I will tell you about it. I was sitting here, looking out, and before I knew it almost, I was thinking of home and had imagined that father and Helen were dead. I was in our large drawing-room ; it was dark ; on one table there was a long coffin and another there a shorter one. Mother, dressed in deep mourning, pale as marble, called me to come and give last kiss to the dead. A rough man was standing near me ; as soon as I had kissed one, he

shut down the lid and was screwing it down --- I could not help crying, I wish that I could hear from home."

"Why, Laura ! are you superstitious ?"

"No, I am not."

"Well I never saw a girl so ingenious in making her self miserable in my life."

"Don't you ever get thinking so, Mary ? "

"No indeed, dear Laura ; I should think it very wrong to allow myself to do so. It is distrusting the watchful love of God. I believe Him when he tells me, that he will not suffer us to be tempted above what we are able to bear ; 'As your day is, so shall your strength be !' And if I did not, a little observation as to how things really go in this world, would prevent my being so unmercifully wretched, --- for it has passed into a proverb that the evils we most dread never come, while those we least think of are the ones at hand. Why should we embitter a short life with imaginary evils ? We need all the energy of feeling which we throw away so, to meet the real calls of life."

"Well, it is my nature, and I cannot help it," sighed Laura.

"Cannot help it ! Will you allow that you have no power over your thoughts ? "

"No, but ---"

"But dear Laura, you have not the resolution to be happy ; with everything in the world to make you so, you still prefer the *excitement* of these melancholy feelings, you voluntarily choose the bitter waters. "

" Why, Mary it is my *nature*. You know nothing at all of what such a person as I, has to suffer. Expecting my love for you, -- and I do love you dearly, Mary, --- life seems to me as a dreary waste. I am every hour depressed with the feeling that it is sleeping away. I put my head upon my pillow, not for pleasant dreams, but to think, think, think that I am one day nearer the grave and the judgement. You cannot know anything of this Mary. Life has been to you, one long summer-day"

'And all that you wish, and all that you love ,
Come smiling around your sunny way !' "

“ I have seen trouble,” said Mary, a shade passing over her sweet face, as she thought of that hour in the early morning of her life which left her motherless ; “and yet I have been very happy thus far. In ‘to-day’ I always find something to enjoy and I always look for a bright to-morrow. I feel that I shall be taken care of, for the young ravens and the lilies are, and why should not I be ? this is a pleasant world, and it seems to me ungrateful not to enjoy it. If I lose one friend , some one else comes in to take her place. If I am disappointed in one thing, another, as pleasant, turns, up.”

“Well, Mary, everybody loves you. I wonder why it is ?”

“I don’t know, I am sure ; I cannot tell. I never thought whether they did or not. But it may be, as the girl in the story said, because I love everybody, --- it seems to me I do.”

“So do I, Mary, every one who loves me ; but those are very, very few. I can count them all over on three fingers.”

“Well, Laura, one trouble with you is in your manner. You feel that those you meet will of course not like you, and so you draw back, and your manner seems to say ; ‘I will be beforehand with you, and show you that I don’t care for you. ’ This will not make friends.”

“Do you always expect people to like you ?”

“I never, somehow, think anything about it,” said Mary, laughing, “but it so happens that I almost always find something to like in every one.”

“Well, you are so social and open-hearted and kind, no one can help loving you, Mary.”

“I don’t know about that ; but I am sure, Laura, if you would be more social and open, you would be much happier. You are so reserved ; you keep your real feelings so much to yourself, that it seems to say to others, ‘Keep your distance ; I do not wish to be meddled with.’ Now, girls will not take the trouble to force their friendship upon any one, particularly if she stands aloof, and seems to say, ‘ I do not care for it.’ It touches their pride and self respect, --- ‘ I will give as good as I

receive,' they say. Now a hundred times I have known the girls to say things which hurt your feelings very much ; yet you looked so perfectly calm and composed, they thought of course that you did not mind it at all. This provokes them to repeat the attack, and all the time they think they are striking on granite. O, if you would only be honest, and show what you feel – let people know you as I do, -- they could not help *loving* you as I do, dear Laura."

Laura shook her head, and sighed deeply. "I cannot do it, Mary. When my heart is full almost to bursting with deep, intense feeling, I cannot speak, -- I cannot explain ; they would not understand me, if I did ; they would not like me, if I could. It is my fate ; I was born so ; I am an unfortunate child ; my mother would tell you so."

"There – there it is again," said Mary, kissing the tears from Laura's eyes. "Now, why will you cherish such fancies ? Why darling, you are overshadowing the brightest part of your life. You can, you must, you ought to be happy ; you have everything in life to make you so. Laura, it is a great thing to have a mother ; mine is dead." She paused a moment. "And you have a great many other friends to love you. It was but yesterday I heard two of the girls talking about you."

"What did they say ?" inquired Laura, very quickly, for she was remarkably anxious always to know just what was said of her.

"I will tell you. One said, 'There is that Miss Clay, -- she always looks just so, sober as the grave, as if she had not a friend in the wide world.' 'Not always, ' said the other ; 'sometimes he brightens up wonderfully.' 'that may be,' was the reply, 'but it is like the flush of lightning in the dark night, ___ it makes everything ten times blacker for it ; and when you speak to her, she always answers in just the same tone, whether it is about the bible, or a shuttlecock. There is no *sunshine* in her presence ; it is like going into the frigid zone. I could never love such a girl.' Dear Laura, I tell you this only to convince you that you yourself are your worst enemy. They could not help loving you, if you would act out your own heart, and be happy among them."

Not long after this, there was a great noise one morning in the school-room. The girls were all talking together in loud voices, — ‘ I will have this, and you that.’ ‘No, I want that, and you may have this.’ There was a perfect Babel for a little time ; until the various characters in a tableau which was to come off at Christmas, had been decided upon. “Here is Laura Clay,” exclaimed one at length, “standing as mute as hearth-stone. What shall she be ? ” Some said one thing, and some said another.

“O do not give me anything,” said Laura. “I could not act, if you did, I should spoil the whole. Pray do not give me anything.”

“There,” said one, “she is vexed because you did not ask here before, — that’s the raison.” Laura gave Mary a look, which said, ‘Did not I tell you so? You see I am right ; they cannot understand me.’ Laura might have read Mary’s reply, ‘But you did not say the right thing.’

“No, no” said another, who observed that Laura was moving away to another part of the room, which she did to hide her tears, “she does not get vexed, but she is in her heroics and moral sublimities. She loves dearly to make a great heroine of herself. I suppose now she will go to her room and think she is the greatest martyr since Nero’s time.”

“You to be Nero?” said a child, looking up from a pile of engravings, “Who may I be?”

“Me Nero? No, I hope not. I was talking of the poor, persecuted Miss Clay.”

“Jane — Jane, I would not,” said Mary Hale. “You do not understand Laura. There!” said she, as the door closed upon the retreating girl, “You have wounded her more than you can imagine. She is the most sensitive creature I ever knew.”

“Well, why does she behave so strangely, then? Why could not she join our play, and appear at least interested in somebody besides her? How can she expect us to like her, when she does so, and does not seem to care a pin for us? Feelings? I am sorry if I hurt them, but why does not she let us see sometimes, that she has feelings. I am sure it is not my fault.”

Laura was again sitting alone with Miss Merton. It was only a short time before her leaving school. She sighed deeply, and seemed to have sad thoughts.

"You must write often to me, Laura," said Miss Merton.

"O yes, I am very sure that I shall ; it will be almost the only pleasant thing left for me to do, then. How quickly these last happy years have gone! They have been to me the happiest in all my life ; and now I must leave you, Miss Merton, and Mary," and her voice trembled, and her lip quivered. She covered her eyes with her hands.

"But, my dear Laura, you are going back to your home, __ to your father and mother and sister. That home must be made brighter and happier by your return."

"O, Miss Merton," Laura would have said, had she not felt it too much to speak, "I can never make that home happy. If thought I could, my heart would leap for joy." There was a pause, and Laura said, " What is there now worth living for? life is to me a bitter drug, __ I mean, when I am away from you, Miss Merton ; there will be no one to understand me." She was about to add, 'no one to love me,' but she stopped, started to find that she had almost said the very thing which she most feared to say. "What have I to do, __ what object in life? I have no school, no studies. It is, get up in the morning, eat, drink, sew, and sleep again."

"My dear Laura, I am sorry to hear you speak so ; there is a great deal for you to do in this world. You must be useful here, __ you must make some one better and happier by what you do, and by what you are. If you have the wish to do this, strong in your heart, you will easily find the way to do it. It is for this purpose you have been cultivating your self, __ that you may be fitted for usefulness. You must keep before you the highest standard of perfection, and aim daily to make your own character nearer and nearer like it. Those around you must be made better for your influence. You have enough, and more than enough to do."

"Then," said Laura, upon whom this speech had evidently made little impression, "when away from you both, what shall I do with my sad and lonely hours?"

"You must not have any such hours, Laura."

"I cannot help it, Miss Merton, indeed I cannot. They come over me like a spell in my gayest moods, __ like sudden night at Monday. Sometimes __ often, when I think I am happy, all at once my heart seems to become heavy as lead. I want to go away alone and weep, I cannot tell why, either."

Mother! Want of early care has done this for you child.

"Laura," said Miss Merton, after a few minutes silence, "solitude is a bad friend for you, and which you must shun. Throw yourself as much as you can into the society ; be with those who are around you ; do something for them. Discipline your thoughts perseveringly to dwell upon others, and not on *yourself*. Do this with a real energy and decision character. I would not give this advice to a weak-minded girl, but you are capable of the effort. Determine to live happily, and to some purpose, and not waste your life, because you are too indolent to improve it.

"But, dear Miss Merton, I do have such *lonely* hours. You cannot know how at times my heart pines for something to love, and that would love me, and how then this world seems to me almost a desert."

"Laura, we can make our own deserts, and walk in them, if we choose."

"But, I do not choose, Miss Merton. I *cannot help it*. My path has been marked out here, __ right here, and nowhere else, __ this is my nature."

"*Nature*, again, Laura, Do you know upon whom you throw the blame, when you charge it upon your nature?"

"But how can I help it? I was born so. To long forever for friends, and never find them ; or, if I do, to love them with all my heart, and then feel that they do not love me as much, and that they cannot. Sometimes, even when I am happy, and

always when I am sad, I feel such a void here, ___ I seek for sympathy, ___ I do not find it, and my heart aches."

"Laura, you say that you love Mary and myself. You know and feel that we love you. Now tell me, honestly, since you have known us, has this filled that void in your heart? Has it supplied that craving for a deeper sympathy?"

Laura confessed that it had not.

"Nether can it do so, nor can any other earthly love, my child. You may go this world over, and with your serious, reflecting nature, you will never find a friend to *satisfy* the wants of your soul. You must go to a different, a higher, purer fountain, before you will ever feel pure happiness."

Laura did not raise her eyes ; she replied only by a shake of her head. Miss Merton, perceiving the expression, forbore to press the point ; but said her soon after, as she was leaving the room, ___ "I've something more to tell you, Laura, but I will defer it until I write to you. Good-night ___ pleasant dreams to you."

Laura left school with many tears, and returned with a heavy heart to her not very attractive home. Seemed to her that she could live contentedly, forever, with her teacher. Not long after her return she received a long, affectionate letter from Miss Merton, the object of which was to urge her again to seek happiness at that only source where it could be found. A short extract from this letter follows: ___

"Here am I, my dear Laura, writing in my little study. The room you knew well, for I believe you learned to love it almost as much as I do, while you were with me. I have been thinking of you ___ of the last evening that you spent here ___ of the expression of your countenance ___ of the tone of voice in which you said to me. There is a tone of voice in which you said to me 'There is a void in my heart.' I wish I could make you feel as I do, that there is but one Friend who can fill this void ; ___ but which you need to satisfy the wants of your soul. This void will never be filled

until you came and link your heart to His. Then all your plans and purposes will be changed. Your vision will be no longer bounded by the dark and narrow grave ; it will stretch on into a region of unclouded light, where dwell those blessed ones ' who die in the Lord.' And for this world, you have enough and more than enough to do ___ to obey your Savior ___ to follow where he leads ___ to 'go about doing good,' as he did, and to prepare yourself, and all around you, to meet him in heaven. Laura, this Friend is calling you and you are searching for him, though you do not know it. That you may hear His voice, and see His face, and one day be 'satisfied' with ' His likeness,' is the earnest prayer of one who remains,

Very affectionately, Yours

L. Merton. "

The remainder of Laura's history is, for the most part, unwritten. But another short extract from a letter which she wrote to her friend, Mary Hale, about a year after her return from school, will show that, though now fast coming to womanhood, yet her position at home was not essentially different from what it had been in her childhood. She was still almost a stranger to her parents ; their intercourse with her was such as to forbid anything like intimacy between them. They never made the attempt to win her confidence. They never made a *friend* of her. They did not know how to do it. They had not *studied* her character in her early years, and now it was too late. She writes to her friend, Mary, as follows:

"You are happy, Mary, because you are a Christian. I do not doubt it ; I, too, love my Bible, ___ I love my Sabbaths and the hour of secret prayer as I never used to. Some of the happiest hours I know are spent in my closet ; and sometimes my heart trembles with joy at the thought that, perhaps, even I am a child of God. I wish I could come out openly and say to the world, 'As for me, I will serve the Lord. ' Then, why do I not? You ask. Because, Mary, I do not dare to do it. I have not the courage to break the thing to my parents. Would they oppose it? O no! they are both of them Christians. I dare say it would make them happy. But, they have never in all my life

taken me away alone, and gently encouraged me to speak to them of my religious feelings __ not once. I cannot tell why it is, but I am somehow *ashamed* to let them know how deeply I do feel on these matters. My father prays night and morning at the family altar, that we may become the children of God ; but then he never speaks to me about it, and my heart shrinks from going to him, and telling him all I feel. I cannot get the courage. I cannot first break the ice. These feelings are sacred, I cannot voluntarily expose them. I am very unhappy about it, Mary. I wish that, like you, I were a professing Christian. But you see how it is. Good night.

Your friend,

Laura"

THE ANGEL OVER THE RIGHT SHOULDER

"There! a woman's work is never done," said Mrs. James. "I thought, for once, I was through ; but just look at that lamp, now! it will not burn, and I must go and spend half an hour over it."

"Don't you wish you had never been married?" said Mr. James, with a good-natured laugh.

"Yes"--rose to her lips, but was checked by a glance at the group upon the floor, where her husband was stretched out, and two little urchins with sparkling eyes and glowing cheeks were climbing and tumbling over him, as if they found in this play the very essence of fun.

She did say, "I should like the good, without the evil, if I could have it."

"You have no evils to endure," replied her husband.

"That is just all you gentlemen know about it. What would you think, if you could not get an uninterrupted half hour to yourself, from morning till night? I believe you would give up trying to do anything."

"There is no need of that ; all you want, is *system*. If you arranged your work systematically, you would find that you could command your time."

"Well," was the reply, "all I wish is, that you could just follow me around for one day, and see what I have to do. If you could reduce it all to system, I think you would show yourself a genius."

When the lamp was trimmed, the conversation was resumed. Mr. James had employed the "half hour," in meditating on this subject.

"Wife," said he, as she came in, "I have a plan to propose to you, and I wish you to promise me beforehand, that you will accede to it. It is to be an experiment, I acknowledge, but I wish it to have a fair trial. Now to please me, will you promise?"

Mrs. James hesitated. She felt almost sure that his plan would be quite impracticable, for what does a man know of a woman's work? Yet she promised.

"Now I wish you," said he, "to set apart two hour of every day for your own private use. Make a point of going to your room, and locking yourself in ; and also make up your mind to let the work which is not done, go undone, if it must. Spend this time on just those things which will be most profitable to yourself. I shall bind you to your promise for one month--then, if it has proved a total failure, we will devise something else."

"When shall I begin?"

"To-morrow."

The morrow came. Mrs. James had chosen the two hours before dinner as being, on the whole, the most convenient and the least liable to interruption. They dined at one o'clock. She wished to finish her morning work, get dressed for the day, and enter her room at eleven.

Hearty as were her efforts to accomplish this, the hour of eleven found her with her work but half done ; yet, true to her promise, she left all, retired to her room and locked the door.

With some interest and hope, she immediately marked out a course of reading and study, for these two precious hours: then arranging her table, her books, pen and paper, she commenced a schedule of her work with much enthusiasm. Scarcely had she dipped her pen in ink, when she heard the tramping of little feet along the hall, and then a pounding at her door.

"Mamma! mamma! I cannot find my mittens, and Hannah is going to slide without me."

"Go to Amy, my dear ; mamma is busy."

"So Amy busy too ; she say she can't leave baby."

The child began to cry, still standing close to the fastened door. Mrs. James knew the easiest, and indeed the only way of settling the trouble, was to go herself and hunt up the missing mittens. Then a parley must be held with Frank, to induce him to wait for his sister, and the child's tears must be dried, and little hearts must be all set right before the children went out to play ; and so favorable an opportunity must not be suffered to slip, without impressing on young minds the importance of having a "place for everything, and everything in its place." This took time ; and when Mrs. James returned to her study, her watch told her that *half* her portion had gone. Quietly resuming her work, she was endeavoring to mend her broken train of thought, when heavier steps were heard in the hall, and the fastened door was once more besieged. Now, Mr. James must be admitted.

"Mary," said he, "cannot you come and sew a string on for me? I do believe there is not a bosom in my drawer in order, and I am in a great hurry. I ought to have been down town an hour ago."

The schedule was thrown aside, the work-basket taken, and Mrs. James followed him. She soon sewed on the tape, but then a button needed fastening ; and, at last, a rip in his glove was to be mended. As Mrs. James stitched away on the glove, a smile lurked in the corners of her mouth, which her husband observed.

"What are you laughing at?" asked he.

"To think how famously your plan works."

"I declare!" said he, "is this your study hour? I am sorry, but what can a man do? He cannot go down town without a shirt-bosom!"

"Certainly not," said his wife, quietly.

When her liege lord was fairly equipped and off, Mrs. James returned to her room. A half an hour yet remained to her, and of this she determined to make the most. But scarcely had she resumed her pen, when there was another disturbance in the entry. Amy had returned from walking out with the baby, and she entered the nursery with him, that she might get him to sleep. Now it happened that the only room in the house which Mrs. James could have to herself with a fire, was the one adjoining the nursery. She had become so accustomed to the ordinary noise of the children, that it did not disturb her ; but the very extraordinary noise which master Charley sometimes felt called upon to make, when he was fairly on his back in the cradle, did disturb the unity of her thoughts. The words which she was reading rose and fell with the screams and lulls of the child, and she felt obliged to close her book, until the storm was over. When quiet was restored in the cradle, the children came in from sliding, crying with cold fingers ; and just as she was going to them, the dinner-bell rang.

"How did your new plan work this morning?" inquired Mr. James.

"Famously," was the reply ; "I read about seventy pages of German, and as many more in French."

"I am sure *I* did not hinder you long."

"No--yours was only one of a dozen interruptions."

"O, well! you must not get discouraged. Nothing succeeds well the first time. Persist in your arrangement, and by and by the family will learn that if they want anything of you, they must wait until after dinner."

"But what can a man do?" replied his wife ; "he cannot go down town without a shirt-bosom."

"I was in a bad case," replied Mr. James, "it may not happen again. I am anxious to have you try the month out faithfully, and then we will see what has come of it."

The second day of trial was a stormy one. As the morning was dark, Bridget overslept, and consequently breakfast was too late by an hour. This lost hour Mrs. James could not recover. When the clock struck eleven, she seemed but to have commenced her morning's work, so much remained to be done. With mind disturbed and spirits depressed, she left her household matters "in the suds," as they were, and punctually retired to her study. She soon found, however, that she could not fix her attention upon any intellectual pursuit. Neglected duties haunted her, like ghosts around the guilty conscience. Perceiving that she was doing nothing with her books, and not wishing to lose the morning wholly, she commenced writing a letter. Bridget interrupted her before she had proceeded far on the first page.

"What, ma'am, shall we have for dinner? No marketing ha'n't come."

"Have some steaks, then."

"We ha'n't got none, ma'am."

"I will send out for some, directly."

Now there was no one to send but Amy, and Mrs. James knew it. With a sigh, she put down her letter and went into the nursery.

"Amy, Mr. James has forgotten our marketing. I should like to have you run over to the provision store, and order some beef-steaks ; I will stay with the baby."

Amy was not much pleased to be sent out on this errand. She remarked, that she "must change her dress first."

"Be as quick as possible," said Mrs. James, "for I am particularly engaged at this hour."

Amy neither obeyed, nor disobeyed, but managed to take her own time, without any very deliberate intention to do so. Mrs. James, hoping to get along with a sentence or two, took her German book into the nursery. But this arrangement was not to master Charley's mind. A fig did he care for German, but "the kitties" he must have, whether or no--and kitties he would find in that particular book--so he turned its leaves over in great haste. Half of the time on the second day of trial had gone when Amy returned, and Mrs. James, with a sigh, left the nursery. Before one o'clock, she was twice called into the kitchen to superintend some important dinner arrangement, and thus it turned out that she did not finish one page of her letter.

On the third morning the sun shone, and Mrs. James rose early, made every provision which she deemed necessary for dinner, and for the comfort of her family ; and then, elated by her success, in good spirits, and with good courage, she entered her study precisely at eleven o'clock, and locked her door. Her books were opened, and the challenge given to a hard German lesson. Scarcely had she made the first onset, when the door-bell was heard to ring, and soon Bridget, coming nearer and nearer,--then, tapping at the door.

"Somebodies wants to see you in the parlor, ma'am."

"Tell them I am engaged, Bridget."

"I told 'em you were to home, ma'am, and they sent up their names, but I ha'n't got 'em, jist."

There was no help for it--Mrs. James must go down to receive her callers. She had to smile when she felt little like it--to be sociable when her thoughts were busy with her task. Her friends made a long call--they had nothing else to do with their time, and

when they went, others came. In very unsatisfactory chit-chat, her morning slipped away.

On the next day, Mr. James invited company to tea, and her morning was devoted to preparing for it ; she did not enter her study. On the day following, a sick-head-ache confined her to her bed ; and on Saturday, the care of the baby devolved upon her, as Amy had extra work to do. Thus passed the first week.

True to her promise, Mrs. James patiently persevered for a month, in her efforts to secure for herself this little fragment of her broken time, but with what success, the first week's history can tell. With its close, closed the month of December.

On the last day of the old year, she was so much occupied in her preparations for the morrow's festival, that the last hour of the day was approaching, before she made her good night's call in the nursery. She first went to the crib and looked at the baby. There he lay in his innocence and beauty, fast asleep. She softly stroked his golden hair--she kissed gently his rosy cheek--she pressed the little dimpled hand in hers ; and then carefully drawing the coverlet over it, tucked it in,--and stealing yet another kiss, she left him to his peaceful dreams,--and sat down on her daughter's bed. She also slept sweetly, with her dolly hugged to her bosom. At this her mother smiled, but soon grave thoughts entered her mind, and these deepened into sad ones. She thought of her disappointment and the failure of her plans. To her, not only the past month but the whole past year, seemed to have been one of fruitless effort--all broken and disjointed--even her hours of religious duty had been encroached upon, and disturbed. She had accomplished nothing, that she could see, but to keep her house and family in order, and even this, to her saddened mind, seemed to have been but indifferently done. She was conscious of yearnings for a more earnest life than this. Unsatisfied longings for something which she had not attained, often clouded what, otherwise, would have been a bright day to her ; and yet the causes of these feelings seemed to lie in a dim and misty region, which her eye could not penetrate.

What then did she need? To see some *results* from her life's work? To know that a golden cord bound her life-threads together into *unity* of purpose--notwithstanding they seemed, so often, single and broken?

She was quite sure that she felt no desire to shrink from duty, however humble, but she sighed for some comforting assurance of what *was duty*. Her employments, conflicting as they did with her tastes, seemed to her frivolous and useless. It seemed to her that there was some better way of living, which she, from deficiency in energy of character, or of principle, had failed to discover. As she leaned over her child, her tears fell fast upon its young brow.

Most earnestly did she wish, that she could shield that child from the disappointments and mistakes and self-reproach from which the mother was then suffering ; that the little one might take up life where she could give it to her--all mended by her own experience. It would have been a comfort to have felt that, in fighting the battle, she had fought for both ; yet she knew that so it could not be--that for ourselves must we all learn what are those things which "make for our peace."

The tears were in her eyes, as she gave the good-night to her sleeping daughter ; then, with soft steps, she entered an adjoining room, and there fairly kissed out the old year on another chubby cheek, which nestled among the pillows. At length she sought her own rest.

Soon she found herself in a singular place. She was traversing a vast plain. No trees were visible, save those which skirted the distant horizon, and on their broad tops rested wreaths of golden clouds. Before her was a female, who was journeying towards that region of light. Little children were about her, now in her arms, now running by her side, and as they travelled, she occupied herself in caring for them. She taught them how to place their little feet ; she gave them timely warnings of the pit-falls ; she gently lifted them over the stumbling-blocks. When they were weary,

she soothed them by singing of that brighter land, which she kept ever in view, and towards which she seemed hastening with her little flock. But what was most remarkable was, that, all unknown to her, she was constantly watched by two angels, who reposed on two golden clouds which floated above her. Before each was a golden book, and a pen of gold. One angel, with mild and loving eyes, peered constantly over her right shoulder ; another, kept as strict watch over her left. Not a deed, not a word, not a look, escaped their notice. When a good deed, word, look, went from her, the angel over the right shoulder, with a glad smile, wrote it down in his book ; when an evil, however trivial, the angel over the left shoulder recorded it in his book,--then, with sorrowful eyes, followed the pilgrim until he observed penitence for the wrong, upon which he dropped a tear on the record, and blotted it out, and both angels rejoiced.

To the looker-on, it seemed that the traveller did nothing which was worthy of such careful record.

Sometimes, she did but bathe the weary feet of her little children, but the angel over the *right shoulder*--wrote it down. Sometimes, she did but patiently wait to lure back a little truant who had turned his face away from the distant light, but the angel over the *right shoulder*--wrote it down. Sometimes, she did but soothe an angry feeling or raise a drooping eyelid, or kiss away a little grief ; but the angel over the right shoulder--*wrote it down*.

Sometimes, her eye was fixed so intently on that golden horizon, and she became so eager to make progress thither, that the little ones, missing her care, did languish or stray. Then it was that the angel over the *left shoulder*, lifted his golden pen, and made the entry, and followed her with sorrowful eyes, until he could blot it out. Sometimes, she seemed to advance rapidly, but in her haste the little ones had fallen back, and it was the sorrowing angel who recorded her progress. Sometimes, so intent was she to gird up her loins, and have her lamp trimmed and burning, that the little children

wandered away quite into forbidden paths, and it was the angel over the *left shoulder* who recorded her diligence.

Now the observer as she looked, felt that this was a faithful and true record, and was to be kept to that journey's end. The strong clasps of gold on those golden books, also impressed her with the conviction that, when they were closed, it would only be for a future opening.

Her sympathies were warmly enlisted for the gentle traveller, and with a beating heart she quickened her steps that she might overtake her. She wished to tell her of the angels keeping watch above her--to entreat her to be faithful and patient to the end--for her life's work was all written down--every item of it--and the *results* would be known when those golden books should be unclasped. She wished to beg of her to think no duty trivial which must be done, for over her right shoulder and over her left were recording angels, who would surely take note of all!

Eager to warn the traveller of what she had seen, she touched her. The traveller turned, and she recognized or seemed to recognize *herself*. Startled and alarmed, she awoke in tears. The gray light of morning struggled through the half-open shutter, the door ajar, and merry faces were peeping in.

"Wish you a happy new year, mamma!"--"Wish you a *Happy new Year!*"--"A happy noo ear!"

She returned the merry greeting most heartily. It seemed to her as if she had entered upon a new existence. She had found her way through the thicket in which she had been entangled, and a light was now about her path. The *Angel over the Right Shoulder* whom she had seen in her dream, would bind up in his golden book her life's work, if it were but well done. He required of her no great deeds, but faithfulness and patience to the end of the race which was set before her. Now she could see, plainly enough, that, though it was right and important for her to cultivate her own mind and

heart, it was equally right and equally important, to meet and perform faithfully all those little household cares and duties on which the comfort and virtue of her family depended ; for into these things the angels carefully looked--and these duties and cares acquired a dignity from the strokes of that golden pen--they could not be neglected without danger.

Sad thoughts and sadder misgivings--undefined yearnings and ungratified longings seemed to have taken their flight with the Old Year, and it was with fresh resolution and cheerful hope, and a happy heart, she welcomed the *Glad* New Year. The *Angel over the Right Shoulder* would go with her, and if she were found faithful, would strengthen and comfort her to its close.

END.